

Alain Pecunia

# La petite fille sans nom

Légende de ma tribu

# LA PETITE FILLE SANS NOM

## DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Cheminements

Collection « Une mémoire »

*Les Ombres ardentes – Un Français de 17 ans dans les prisons franquistes*

Collection « Chemin noir »

*Un vague arrière-goût*  
*Le Sanglot de Satan*

Collection « Roman »

*Le Dernier Maquisard*

E-books téléchargeables sur [lulu.com](http://lulu.com)

« Littérature et fictions »

*Un été pourri (Flash noir)*  
*Jeux d'enfants (Flash noir)*  
*Louise (Flash noir)*  
*La Fatua (Flash noir)*  
*Le Prix du meilleur scénario (Flash noir)*  
*Fin de race (Flash noir)*  
*« Tous ensemble ! » Brève chronique du Chantier n° 7*

« Poésie »

*Entomologie (I) Poèmes du siècle passé*

Alain Pecunia

La petite fille  
sans nom

Légende de ma tribu

Blog de l'auteur

<http://noirexpress.blogspot.com>

© Alain Pecunia, 2007.  
Tous droits réservés.

« Il ne s'agit pas de rassurer les faibles, il s'agit d'en faire des forts, parce que l'esprit est lutte et conquête, parce que nous ne sommes pas dans un monde de bijoutiers mais de forgerons. »

Haut dignitaire maya (7<sup>e</sup> siècle)

« Pour moi, je n'ai jamais présumé que mon esprit fût en rien plus parfait que ceux du commun ; même j'ai souvent souhaité d'avoir la pensée aussi prompte, ou l'imagination aussi nette et distincte, ou la mémoire aussi ample ou aussi présente, que quelques autres. Et je ne sache point de qualités que celles-ci qui servent à la perfection de l'esprit : car pour la raison ou le sens, d'autant qu'elle est la seule chose qui nous rend hommes et nous distingue des bêtes, je veux croire qu'elle est tout entière en un chacun, et suivre en ceci l'opinion commune des philosophes qui disent qu'il n'y a du plus ou du moins qu'entre les *accidents*, et non point entre les *formes* ou natures des *individus* d'une même *espèce*. »

DESCARTES

(*Discours de la méthode*, I<sup>re</sup> partie, § 2.)

*Depuis combien de temps les tribus errent-elles, de colline en colline, de vallée en vallée, de désert en désert, de montagne en montagne, de fleuve en fleuve... ? Combien de générations se sont-elles succédé telles les vagues des océans, parcourant les vastitudes, battant et piétinant inlassablement aux portes de la vie, puis retombant, une à une, recouvertes par les suivantes – limon fertile – depuis l'aube des temps ? De cité perdue en cité céleste, de royaumes en nations, d'États en empires, les tribus se sont donné des lois, ont édifié, à leur gloire, des temples, ont adoré des dieux ou des idoles, se sont prosternées devant les puissants, se sont tués ou révoltées devant le glaive, s'entr'étripant sous tous prétextes, sous tous les masques possibles – pour s'assurer la nourriture, le territoire, conquérir la puissance, la gloire, ou fonder la justice, semant la haine, le désespoir et la misère, quelques fois une lueur d'espérance, sans cesse des tribus renaissant les hordes barbares, sans cesse la destruction et la mort – et*

*sans cesse le rêve rejaillissant de la source que l'on croyait tarie sur cette terre brûlée habitée par les hommes.*

*Et tous ces hommes, pourtant, n'ont tenté tout simplement qu'une chose, à la fois la plus majestueuse et la plus malaisée : vivre. – Et les tribus.*

*Aujourd'hui je suis moi-même le membre errant d'une tribu errante. Et ma tribu est – tout autant – une tribu de ces passés ou de l'avenir. Et moi, homme de chair du présent, un de ces hommes d'hier ou de demain, semblant infiniment perdu parmi ces myriades d'êtres étranges tantôt faibles et tantôt grands, s'affermissant sur deux membres face aux cieus – termitière sans fin creusant ses galeries à travers les méandres des âges pour les uns, symphonie à nulle autre comparable de la vie pour d'autres dont j'ai essayé d'être ; individu émergeant du commencement des temps pour sombrer presque aussitôt, bientôt, dans cet espace qui n'aura de fin que celle du dernier des représentants de mon espèce, comme la fourmi sera fourmi tant qu'une seule fourmi cheminera cahin-caha, portant l'espoir de son espèce ; recouvert par ce long mugissement des océans, disparaissant chaque jour un peu plus, et irrémédiablement, dans cet incommensurable cortège s'effilochant dans la longue légende des siècles ; devenant, confondu avec mes semblables, à la fois l'acteur aux multiples corps et âmes et la matière de cette légende.*

*Mais avant de retourner d'où il vient, de prendre sa place dans cette cohorte légendaire, chaque membre de ce cortège sans fin, quelle que soit sa tribu et quel que soit le temps de celle-ci, a un devoir sacré, qu'il ne peut éluder sans peine de se damner – car il est autant sinon plus un devoir envers soi-même qu'envers autrui. Celui de dire ce qu'il sait, en vérité. Sans plus. À la mesure de ses moyens.*

*Devoir que je veux remplir à cette heure, car, malgré tout, bien que sans cesse devant remonter la pente où mon rocher me fait rouler, quels que soient les crimes des uns et grâce aux amours des autres, je tire fierté d'avoir appartenu à cette singulière espèce dont les individus savent parfois défier les cieux et chasser les ténèbres pour dévoiler leur soleil – Titans des légendes venus un jour sur cette Terre et y restant définitivement, volontairement, jusqu'au dernier d'entre eux.*

*Ce devoir ultime, je le dois autant à ceux qui ont passé ici depuis l'aube de nos temps, comme à ceux des temps à venir, qu'à moi-même.*

*C'est la Loi de l'espèce humaine :*

*« Toi qui es venu à la vie, qui as essayé de vivre, dis ce que tu sais.*

*« Ceux qui t'ont précédé t'ont transmis ce qu'ils savaient et t'ont aidé à trouver ton chemin.*

*« Car il ne saurait y avoir de plus noble tâche que d'apprendre à vivre, de transmettre le rêve de l'homme, dans la désespérance ou la folie enseigner l'espoir et l'amour. Dans le combat, chaque jour recommencé, de l'intelligence du cœur et de l'esprit contre l'ignorance et l'injustice. »*

**1**

Ce matin-là, avant même les premières lueurs de l'aube, une goutte de rosée roula sur sa joue et l'éveilla. Son regard semblait percer les ténèbres et fixer un horizon de lui seul perceptible.

La lune lui avait paru comme se désagréger au-dessus de la plaine, la terre tourbillonner sur elle-même. Puis il avait entrevu son sourire sensuel et frissonnant, son regard douloureux.

Ce rêve, qui s'était répété à intervalles irréguliers tout au long de sa vie, le troublait sans cesse plus à mesure qu'il avançait en âge. Car il avait toujours eu en son cœur, autant que la résonance d'un appel, celle, bien plus forte, d'un rappel à une fidélité, d'une invitation pressante à poursuivre son chemin – comme pour lui faire souvenir que cela n'était point rêve mais réalité.

Chaque fois que ce rêve surgissait, il ne pouvait s'empêcher de prononcer à haute voix son nom, les yeux grands ouverts comme cherchant une silhouette fine et diaphane se déplaçant à son entour.

Il dut se rendre à l'évidence, il était seul avec son rêve au milieu de ses compagnons encore endormis. Mais, en vérité, Homo rendait grâce à la vie de lui prodiguer des rêves si denses d'espérances. Car il savait que cet appel angoissé de l'amante lointaine n'était pas en vain. Que si ce rêve avait tant de force et de présence, peut-être était-ce qu'ils le faisaient ensemble, dans le même temps, où qu'elle se trouvât. Et que, s'il lui interdisait tout autre amour humain, peut-être était-ce pour qu'il accomplît sa destinée et qu'il eût assez de force pour fonder son royaume en allant au-delà du bonheur commun, à la recherche d'une vie plus grande et plus vraie. Et, de façon confuse et tout illogique, il avait toujours su qu'il retrouverait un jour Grazziela.

« Pourtant, se dit-il, bien des jours, des nuits, des mois et des années ont passé. J'étais jeune et impétueux, et me voici conduisant ma tribu – conduisant ma tribu et poursuivant mon rêve... »

Homo se souvenait des paroles du Maître en ce jour lointain, par un après-midi d'automne, peu avant sa mort :

– N'y voyez nul mépris ni hauteur si je vous dis que mon royaume n'est pas de ce monde. Non pas que votre bonheur ou votre chemin soient petits et étroits. Je vais au-delà, qui n'est ni un autre lieu ni un autre temps, mais qui est simplement autre. Je vais à moi-même, et en moi-même je fonde mon royaume. Je n'ai nul besoin de monceaux de cadavres pour le glorifier ou de lauriers pour le ceindre. Cela appartient au vent et poussière retournera à poussière. La gloire des césars sera figée dans le marbre dérisoire et funéraire de la postérité. Le fracas de leurs armes et le gémissement de leurs victimes sombreront dans l'oubli des temps... Je vais au-delà, je retourne en moi. Poursuivez votre chemin, votre quête de gloire, d'honneurs et de

richesses si bon vous semble. Soutenez les colonnes du Temple si tel est votre désir. Mais sa chute ne dépend pas de vos états. Sa chute est inscrite dans la Loi. L'homme sera homme, il est dit, tel est son destin, et pour cette seule raison vos édifices et vos temples dédiés au mensonge s'écrouleront. Car l'homme est homme et ne pourra qu'accomplir sa destinée à moins de se perdre à tout jamais et de se ravalier à l'état de grain de poussière ou de bois mort. L'esprit nul encagement ne pourra jamais connaître, et nul appareil ne pourra contenir ni retenir son cri – que même la pierre hurle et toute vie. Ô dérisoires imposteurs, bergers de troupeaux qui vous mènent à l'abîme, que ne comprenez-vous que le souffle de la vie ne peut que balayer vos miasmes et vos mensonges ! L'homme se lève, il crie son ire aux cieux et sa rage dissipe les nuées. Vous ne songiez qu'à l'asservir et à l'enchaîner à vos chars de triomphe, mais nulle entrave n'est tissée en un lien assez puissant pour retenir le mugissement de l'homme meurtri. Craignez, craignez, si nul repentir ne vous habite... Votre assurance n'est que digue de sable. Les vagues succèdent aux vagues, elles se brisent, paraissent vaincues, semblent renoncer, et sans cesse s'amassent et renaissent des tréfonds de l'océan, patiemment, inlassablement, telles des colonnes innombrables de fourmis. Le temps est l'ennemi de toute ambition et de toute vanité. Le temps a pris le parti de l'homme... Et contre cela, vaine est votre puissance. Puisqu'elle ne cessera de se heurter et de se briser contre lui. Nul désir ne peut jouer contre le temps, sinon pour courir à sa perte.

Homo avait écouté ces paroles, prononcées au conseil de la tribu, sans savoir qu'elles étaient les dernières paroles

publiques du Maître. Dans la soirée, il s'était rendu auprès de lui et lui avait déclaré avec émotion :

– Maître, j'ai suivi votre enseignement pendant de longues années et suis votre disciple. Une force obscure me fait entrevoir un long chemin à parcourir. Je dois rompre avec la réalité commune pour être plus humain, plus proche de moi et de mes compagnons. Les bonheurs qui me sont proposés ne peuvent me combler et me paraissent autant de pièges et d'épreuves qui tentent d'entraver ma route. Mais, toujours, c'est au-delà qu'il me faudra aller chercher. Maître, mon royaume aussi est à fonder.

– Homo, toute quête au-delà du présent et de l'apparent est solitaire. Il te faudra affronter la solitude et les tourments de l'esprit insatisfait avant que de jeter les fondations de ton royaume, et il t'en coûtera plus, beaucoup plus, qu'il ne peut t'apparaître. Toute fondation est un enfantement solitaire, elle est à la fois joyeuse et douloureuse. Mais toute solitude fertile est peuplée des autres. Elle n'est pas solitude désespérante mais espoir qui s'en fortifie, qui puise la sève de cette solitude aux mille et une voix des hommes ; car c'est autant pour eux que pour toi qu'il te faut parcourir ton chemin. Accomplir ton royaume, c'est enseigner que l'homme est homme et qu'il est à fonder. Il n'y a nul autre enseignement de vérité. Fonder l'homme, c'est dévoiler celui que chacun de nous porte en soi, l'aider à être. Et, depuis l'aube des temps, il n'y a nulle autre tâche aussi urgente et pourtant sans cesse autant différée...

Dans la pénombre précédant les premières lueurs du jour, hommes et bêtes s'animaient. Les feux du camp ne laissaient plus échapper que de blanchâtres traînées. Homo

jeta un regard alentour, se redressa et se mit à parcourir le campement.

La journée serait longue, aussi longue que celles passées et que celles à venir. Nul ne semblait plus se souvenir depuis quand la tribu s'était mise en marche. Et chacun, chaque matin, accomplissait les mêmes gestes que la veille et s'affairait aux mêmes préparatifs avant de reprendre la route.

Homo songeait encore à Grazziela et au Maître lorsque la colonne se mit en marche. Aujourd'hui se confondait à hier et il était perdu en ces jours anciens de sa jeunesse.

Une phrase du Maître, sans cesse, de ces temps anciens, revenait à l'esprit d'Homo : « Enseigne aux hommes la fierté d'être hommes, donne-leur la force et la volonté de construire la maison des hommes. »

Tout avait commencé pour Homo – ou lui paraissait avoir décidé de sa destinée – lorsque le Maître, s'adressant à un groupe d'enfants de la tribu, leur avait conté l'histoire de Diogène.

Homo n'avait pas alors dix ans et ne portait pas encore ce nom, et la tribu et toutes les tribus environnantes ne s'étaient pas encore mises en marche.

La scène s'imposa au regard d'Homo et la voix du Maître bourdonna à nouveau en lui :

« Diogène était un homme étrange, avait-il commencé d'une voix neutre et sans passion devant son auditoire attentif. Beaucoup le considéraient comme fou, mais il était très savant et tellement détaché des choses matérielles pour lesquelles les hommes s'entre-déchirent que, si ses concitoyens le moquaient, ils le craignaient tout à la fois.

« Souvent, sans raison à leurs yeux apparente, il se prenait de colère contre eux et les interpellait violemment en

n'importe quel lieu. Beaucoup, alors, souriaient et passaient leur chemin en disant : "Mais oui, Diogène, bien sûr, bien sûr..."

« On ne sait pas précisément ce qu'il leur disait. Cela a été oublié. Ou les hommes n'ont pas voulu transmettre ses paroles. Il vivait différemment et ne portait aucun intérêt aux choses auxquelles les hommes, pourtant, accordent beaucoup d'importance et pour l'acquisition desquelles ils mobilisent toutes leurs énergies et passions : la richesse, la gloire, les honneurs... Des biens invisibles pour la grande majorité des hommes semblaient retenir son attention : la liberté, l'absence de toute crainte, les biens de l'esprit...

« Diogène était connu pour son si grand détachement des choses communes qu'un jour, le plus grand roi de sa race venant à passer devant lui, celui-ci s'arrêta et lui dit : "Diogène, tu sais qui je suis, le monde m'appartient ; demande-moi ce que tu veux, je te l'accorderai sur-le-champ, quoi que ce sera."

« Diogène répondit simplement : "Qui que tu sois, ôte-toi de mon soleil !"

« Chacun y vit insolence et folie. Pour fou, déjà on le tenait, puisque, outre son comportement peu ordinaire, il vivait dans un tonneau.

« Mais, un autre jour, il fut encore bien plus que de coutume la risée de sa cité et de son peuple. Chacun, ce jour-là, alors qu'il était grand midi et qu'hommes, femmes et enfants étaient rassemblés sur la place du marché, put voir surgir Diogène, une lanterne allumée à la main, la tenant à hauteur de visage, jetant des regards alentour, et répétant inlassablement : "Je cherche un homme... Je cherche un homme... Je cherche un homme..."

« À la stupeur première succéda un immense fou rire général. “Eh ! vieux fou, es-tu donc devenu aveugle ? Nous sommes là plusieurs centaines, de toutes conditions, de toutes tailles et de tout genre, des grands, des petits, des vieux, des jeunes... !”

« Mais Diogène allait son chemin, répétant sa phrase, jetant des regards alentour, tenant sa lanterne allumée à hauteur de visage : “Je cherche un homme...” »

Plusieurs des enfants groupés autour du Maître éclatèrent de rire, ayant eu de plus en plus de mal à contenir leurs gaussements à mesure que l’Ancien contait l’histoire de Diogène. « Il était vraiment fou... comment il vivait !... on est tous des hommes... ha, ha, ha !... »

Le regard du Maître était douloureux. Il ne semblait pas surpris de la réaction provoquée par son histoire. Il cherchait des yeux ceux qui ne riaient pas. Il s’éloigna murmurant :

– Celui qui n’aura pas ri aura peut-être compris s’il écoutait vraiment.

Homo avait écouté vraiment et n’avait pas ri. Il avait été pénétré du regard douloureux du Maître qu’il honorait pour sa sagesse. Il lui semblait que Diogène devait avoir un tel regard.

Grazziela non plus n’avait pas ri et avait écouté vraiment. Lorsque leurs regards s’étaient croisés, cela avait créé comme une complicité entre eux. Mais ils n’en parlèrent jamais et recherchèrent simplement leur compagnie plus souvent qu’auparavant, pour le seul fait d’être ensemble et de se sentir bien par leur seule présence, comme si celle-ci eût été porteuse en elle-même d’harmonie.

Un peu plus tard, Homo, qui ne s'appelait pas encore Homo, alla trouver le Maître en sa demeure, et, après un long silence que l'Ancien ne rompit pas, lui déclara à brûle-pourpoint :

– Maître, Diogène n'était pas fou et l'on ne doit pas rire de lui. Cela je le sais, même si je ne comprends pas bien. Les hommes se disent « hommes », mais ils ne sont peut-être pas hommes, ou pas tout à fait... Se dire « homme » ne suffit pas pour être homme. Leur bonheur n'est peut-être pas le bonheur, leur richesse n'est peut-être pas la richesse, leur vie n'est peut-être pas la vie... Maître, il y a quelque chose d'autre, je ne sais pas dire quoi, mais je le sens...

L'Ancien l'avait écouté avec attention. Puis il sourit doucement avant de dire :

– Fils, je ne sais pas si mes paroles te seront déjà intelligibles : si tu veux donner sens et valeur à ta vie, ne sache qu'une chose, mais sache-le bien : cherche l'homme à naître en toi, car il est sans cesse à trouver ; fonde l'homme, car il est sans cesse à fonder pour la fin des temps. Et n'oublie jamais que la malédiction pèsera encore bien longtemps sur celui qui dira de quelque façon et en quelque langage : « Aimez-vous les uns les autres. » Car ceux qui pourraient comprendre sont pris entre les étriers de ceux qui ne veulent pas comprendre et de ceux qui font semblant de comprendre – les plus dangereux. Et ils n'osent ni ne pensent encore mettre bas ces cavaliers indignes. Et tant que ceux-ci chevaucheront à la tête des tribus, les hommes seront sans cesse empêchés de construire leur maison... Tout est en toi, tout est en chacun de nous. L'homme est la mesure de toute chose, toute autre aune est falsifiée. Ne

perds pas ton temps de vie en vaines recherches d'explications qui ne te ramèneront pas à toi et aux autres, tes compagnons de vie.

Homo ne rapporta pas à Grazziela les paroles de l'Ancien, et garda pour lui seul cet événement, tel un précieux secret. Il lui semblait qu'il devait en être ainsi pour le moment.

De nombreuses saisons s'étaient écoulées lorsqu'il lui apprit que le Maître l'initiait aux autres vérités, celles qui ne sont pas communes, celles qui apportent une terrifiante connaissance, et qui, par une plus grande douleur, conduisent à une plus grande joie. Car il est douloureux d'apprendre à se déshabituer des ombres et à savoir contempler le soleil.

Grazziela l'écouta avec frayeur lorsqu'il lui dit que le Maître lui avait donné pour nom d'homme *Homo*, qui signifie celui qui fonde l'homme, et que bientôt il l'annoncerait au conseil de la tribu et qu'il le prendrait solennellement pour disciple, tel qu'il est d'usage d'après les lois.

À la mort du Maître, Homo prendrait la place de celui-ci au conseil.

Peu avant que le Maître ne lui eût donné son nom, Homo ne cessait de buter contre une interrogation : « Mais pourquoi rechercher ou donner un sens à la vie, à l'existence de l'homme ? » Elle lui martelait l'esprit, écho du : « Il faut que l'homme donne un sens à son existence » des

Importants. Il faut ? ce *il faut* gênait Homo dans sa mise au monde et le Maître semblait ignorer le trouble en lui jeté.

Aussi s'adressa-t-il à l'Ancien comme s'il se parlait à lui-même confusément et à haute voix :

– Maître, rien n'exige ni ne peut exiger de l'homme qu'il recherche ou qu'il donne un sens à sa vie, à son existence. Car l'homme n'a nul besoin de justifier celle-ci : sa propre existence est une justification ; il n'a pas à rechercher de sens à son existence hors de lui-même puisqu'il est en lui – *il* est lui. Rien n'exige de l'homme qu'il fonde l'homme, si ce n'est de par sa propre volonté ou de par la force de son rêve. Rien d'autre que lui-même oblige l'homme et il ne trouve rien qui soit au-dessus de lui. Il est le créateur et le maître de toutes ses pensées et de toute chose par lui créée, et il peut agir à leur égard comme bon lui semble. Il est son propre créateur. L'homme est sa seule mesure – *tout* est justifié, Maître, tout... mais le *choix* appartient à lui seul – à nulle destinée ou fatalité, car il n'est de destin que l'homme ne forge. Il peut mépriser, se servir de ses compagnons pour assouvir ses désirs et ambitions, ou faire route avec eux et construire la maison commune, il peut être avec les autres ou contre les autres, faire acte de paix ou de guerre, apporter sa pierre ou détourner celle de ses voisins, les bafouer ou les respecter. Là est la vérité, Maître, l'homme choisit ce qu'il veut être – même s'il n'a pas tous les éléments de connaissance nécessaires à ce choix, il choisit, il choisit ! Maître. L'homme est libre de tout. De tricher ou de ne pas tricher, d'aimer ou de haïr... Je choisiss de fonder l'homme, je choisiss de construire la maison des hommes. C'est mon choix, Maître. D'être homme parmi les hommes. Je prends le parti de *crier* l'homme et de démasquer et combattre les

Imposteurs et les Importants, les Césars et les Sorciers. Là est mon choix.

– Alors tu t’appelleras *Homo*, je te donne ce nom. Il signifie celui qui fonde l’homme. Et cela est bien ainsi.

Homo avait assisté seul à son troisième conseil de tribu, le Maître, affaibli, étant alité depuis plusieurs jours déjà. « Va, fils, lui avait-il dit, ne prends pas retard pour moi. »

Au conseil, les sages, tout en se carrant sur leurs sièges, avaient commencé par se lamenter de l'incompréhension de leur peuple face à leurs responsabilités, du poids de leur charge.

Homo, agacé, avait jeté brusquement qu'il appartient aux hommes de chasser leurs propres ténèbres et d'assumer leur destin en toute chose.

– Bien sûr, Homo, rétorqua le premier Sorcier, qu'il appartient aux hommes de chasser leurs propres ténèbres et que, s'ils les chassaient, ils pourraient, eux-mêmes, prendre en main leur destin. Mais, comprends bien : cette vérité, qui est une grande vérité, est trop vraie, trop lumineuse pour leurs pauvres yeux habitués à l'obscurité. Et nous, Grands Sorciers, nous devons assumer cette vérité pour eux, l'interpréter et les guider par notre savoir.

– Mais n'est-ce pas les déposséder de leur bien le plus précieux, n'est-ce pas une imposture ? demanda Homo.

– Il ne peut, reprit l'un des Sorciers, y avoir d'imposture lorsqu'il s'agit d'un pieux mensonge pour le bien des hommes. Nous devons, nécessairement, Homo, leur faire croire que quelques initiés seulement ont accès aux grandes vérités de la vie. Que le grand nombre ne peut comprendre et doit se fier à la petite minorité qui sait.

– Mais, pour cela, vous devez aussi les convaincre que les hommes sont de natures distinctes, qu'ils sont d'essences différentes. Et ils s'en persuadent, et, par là même, se dépouillent eux-mêmes de leur liberté.

– Voyons, Homo, toute vie en société suppose un renoncement à la liberté absolue de chacun, reprit le deuxième Sorcier. Et, vois, Homo, même nous nous faisons renoncement en assumant cette lourde responsabilité, alors que nous aimerions parfois, nous aussi, connaître le repos de l'esprit.

– Mais ils vous versent tribut, vous apportent leurs dons, et votre charge est entourée d'honneurs et de privilèges. C'est de l'imposture.

– Ne verse pas dans cette erreur, Homo. Nous sommes patients avec toi, reprit le premier Sorcier, et t'expliquons cela, parce que nous estimons que tu es à même de comprendre ces vérités particulières, et, quand tu auras parfaitement saisi les justes raisons qui nous motivent et que cela est pour le seul bien de la tribu, tu pourras, et nous le souhaitons vivement, être des nôtres.

– Cela, lança Homo, jamais ! La vérité doit être dite, les hommes doivent pouvoir vivre libres et égaux.

– Jeune insensé, dit le troisième Sorcier qui jusque-là était resté silencieux. Tu crois, en allant vers les hommes leur annonçant qu'ils sont libres de chasser leurs ténèbres, qu'ils t'accueilleront comme un bienfaiteur ?

– Je ne sais, dit Homo, si je serai bien accueilli. Mais ce qui doit être dit doit être dit. Et en vérité. Si les maux des hommes proviennent de leur ignorance, ceux qui ont appris doivent leur apprendre à leur tour l’intelligence du cœur et de l’esprit.

Les trois Grands Sorciers eurent un sourire mi-condescendant, mi-méprisant.

Le premier reprit :

– Homo, sois sérieux un instant, ils te repousseront, te rejetteront, et te brûleront si tu insistes par trop.

– Pourquoi ?

– Tu es encore bien jeune. Tu ne peux le savoir.

– Oui, reprit le deuxième Sorcier. Tu ne peux savoir.

– Et quoi donc ? insista Homo.

Le premier Sorcier tenta d’expliquer :

– Il y a tant et tant de siècles qu’ils vivent dans les ténèbres qu’elles leur tiennent lieu de certitude et de vérité. Ils s’en satisfont tant bien que mal, ils ont leurs petits bonheurs, leurs petites joies. La lumière crue ne peut que les aveugler, et, les éblouissant, leur paraître ténèbres. Comprends bien, Homo, ils n’ont que faire de la liberté que tu prétends leur apporter ; elle bouleverserait tout leur faible univers, les ferait se remettre en cause, leur causerait mille tracas... d’ailleurs, la vérité, ils la soupçonnent.

– C’est vrai, Homo, reprit le deuxième Sorcier. Ils se sont habitués à leur ignorance.

– Mais ils sont également habitués à s’en remettre à vous en toutes choses.

– Et cela, Homo, nous est d’une lourde responsabilité.

– Pourquoi, dans ces conditions, aux jeunes, n’enseignent-on pas, dès leur plus jeune âge, la force de vie, la possibilité de regarder un jour la vérité ?

– Évidemment, Homo, nous devons en convenir. Les adultes sont habitués aux ténèbres qui les enchaînent. Ils se sont fait d'ailleurs une raison. Et l'enseignement à l'égard des jeunes pourrait être tout autre.

– Et que n'en est-il ainsi ? demanda Homo.

– Parce que, reprit le troisième Sorcier, qui était le plus âgé, malgré toute notre sagesse, qui est grande, on ne peut prévoir ce qui résulterait d'un tel état de choses.

– Assurément, ajouta le premier Sorcier. Bien malin et présomptueux qui pourrait prévoir ! Certainement un grand désordre et de grands malheurs pour les hommes.

– Probablement, dit le deuxième Sorcier.

– Mais, dit Homo, je ne comprends pas. Si chacun pouvait avoir accès à la vérité, il serait égal à vous en sagesse...

– Tu t'aveugles, Homo, sur la nature humaine. Voyons ! Non seulement tout homme ne saurait avoir, en soi, accès à la haute intelligence, mais, en outre, les imposteurs et les faux sorciers se multiplieraient. Notre tâche de guides deviendrait impossible. Puis, considère que les hommes sont enclins, de tout temps, à mal user de leur connaissance à l'égard de leurs semblables.

– Crois-nous, Homo, reprit le premier Sorcier, notre solution est la plus sage et n'a en vue que le bien des hommes. Non seulement il y aura toujours ceux qui savent et les ignorants, mais les Grands Sorciers sont nécessaires. Et la terrible vérité que nous te dévoilons est que même l'ignorance du grand nombre est nécessaire, car elle fonde l'ordre, Homo !

– Et l'ordre, Homo, ajouta le troisième Sorcier, est la chose la plus importante en toute vie en commun : sur l'ordre se fonde la vie en société.

– Jamais je ne pourrai accepter votre ordre fondé sur l’ignorance, fondé sur les ténèbres. Je ne puis m’empêcher de croire à l’ordre fondé sur la connaissance et la liberté des hommes. Et j’enseignerai cela en allant parmi eux.

– Rêve de jeunesse, Homo. Toi, qui sais, tu seras un jour un des nôtres, quand les pauvres ignorants t’auront rejeté et éconduit. Alors tu comprendras que nous sommes dans le juste. Tu le reconnaîtras, la vie te le fera admettre, et tu deviendras un des nôtres.

– Je ne crois pas.

– Ne sois pas si présomptueux. D’autres ont essayé, Homo, avant toi, de tenir ce langage de « vérité » aux hommes. Mais, soit ils ont compris à temps et ils nous ont rejoints, soit nous avons été dans l’obligation de les dénoncer comme faux prophètes...

– Enseigner l’homme serait une fausse prophétie ? demanda Homo.

– Oui, répondit le premier Sorcier, car cela entraîne des troubles dans les esprits et sème le désordre dans les tribus.

– Le désordre ne peut être toléré, ajouta le deuxième Sorcier. Et nous sommes là pour garantir l’ordre, Homo. C’est notre terrible devoir.

– L’ordre fondé sur le mensonge ?

– Oui, Homo, sur le mensonge, si tu veux. Mais le mensonge pour le bien-être de la tribu, cela ne peut s’appeler vraiment mensonge ; cela devient même la suprême vérité, car le bien-être de la tribu est au-dessus de toutes les vérités. Et si tu dévoiles ta pauvre vérité dont les hommes n’ont que faire, tu iras à l’encontre de ce bien-être, tu sèmeras l’anarchie. La tribu se doit de faire respecter son ordre, son bonheur en dépend.

– Et toutes ces divisions ?

– Elles sont nécessaires, Homo, crois-le bien, tout comme ce mensonge. Les ignorants et les faibles doivent être en bas, les forts en haut. Et les divisions intermédiaires garantissent l'ordre. Plus il y a de divisions, moins les hommes sont enclins à bouleverser les choses, conduits par de folles chimères. Moins cette perspective peut leur jaillir à l'esprit. Et tout effort en ce sens ne peut en être que plus vain. Nous sommes les gardiens de l'ordre et des lois que nous avons données à la tribu, de par la volonté même de la tribu, Homo, n'oublie pas cela. C'est la tribu qui le *veut* ainsi.

– Réfléchis, Homo, dit le troisième Sorcier. Il t'appartient de choisir. Tu seras avec nous ou contre nous.

– Je serai contre vous.

– Alors, si tu persistes, malheur à toi ! Aucun individu ne saurait avoir raison contre les lois que la tribu s'est données en toute liberté par l'intermédiaire de ses Grands Sages qu'elle honore et respecte. C'est pure folie ! Un seul homme se saurait avoir raison contre la volonté générale. C'est un dément quelle que soit sa cause.

Homo savait que son temps de solitude était arrivé. Le Maître lui avait dit : « Aime-la, sois sans crainte quand elle viendra à son heure. Tu as suffisamment de force de vie en toi pour la féconder. Bientôt, tu seras seul et seul tu devras aller ton chemin. »

Lorsqu'il revint de ce conseil, l'Ancien reposait sous une grande couverture. « Tout est bien », avait-il murmuré peu après le départ d'Homo. Grazziela lui avait fermé les yeux.

Ses traits émaciés de vieil homme étaient tout à la fois empreints de gravité et de douceur.

Homo comprit aussitôt et resta figé dans l'embrasure de la porte ; des larmes roulèrent sur ses joues.

Ils le veillèrent tous deux en silence. Ils se sentaient comme abandonnés. Seuls ils seraient.

Au matin, leurs mains s'étreignirent et ils s'aimèrent, pour la première et la dernière fois de leur vie.

Est-il du sort de la parole de n'être point entendue lorsque tout se joue, qu'à ce moment précis les hommes soient comme sourds et aveugles ? Ou ne serait-ce pas plutôt que les moments que nous prenons pour décisifs ne sont pas tels, que tout ait été joué sans que personne y prêtât alors attention ?

Homo hochait la tête, pensant aux bouleversements anciens qui avaient jeté les tribus dans leur longue errance. Nul ne les avait prévus. Mais le Maître les avait pressentis. Il disait qu'il fallait n'y voir là nulle sagesse particulière, sinon que l'aveuglement de l'homme sur lui-même ne peut qu'ouvrir des abîmes sous ses pas.

Peu de jours après la mort du Maître, le malheur fondit sur toutes les tribus connues, les dispersant et les confondant.

La tribu d'Homo, ou ce qui en restait, se regroupa bien des semaines plus tard, nombre de ses membres manquaient. Quelques-uns ne la rejoignirent au hasard de leur marche que de nombreux mois plus tard, les autres étaient morts ou disparus. Certains faisaient route avec d'autres peuples.

Mais Grazziela n'avait pas rejoint la tribu. Sa silhouette se tenait devant Homo, son sourire douloureux hantait ses nuits quand l'épuisement ne l'abattait pas. Ses lèvres entrouvertes, humides et sensuelles, semblaient murmurer son nom en une longue et monotone plainte ; ses grands yeux noirs brillaient dans la nuit, reflétant les étoiles.

Malgré le tourment qu'il en éprouvait, Homo ne pouvait abandonner sa tribu pour partir à la recherche de Grazziela. Les épreuves qu'elle endurait le retenaient en son sein. C'était là un devoir plus impérieux.

Mais jamais il ne désespéra de la retrouver, bien qu'il ne sût si elle était encore en vie.

Cependant, de cela il ne pouvait douter.

**2**

Oui, bien des années s'étaient écoulées depuis ces temps-là, et, dans sa longue errance, la tribu avait perdu bien des siens et connu nombre de naissances.

Homo songea au jour où il avait demandé au Maître pourquoi il n'avait jamais été marié. L'Ancien lui avait répondu : « Car aucune femme n'a jamais voulu partager volontairement mon destin... et peut-être aussi pour avoir plus d'enfants ! » avait-il ajouté ironiquement mais avec gravité. Homo n'avait pas osé le questionner plus avant.

– La mort a le visage de la femme que j'ai toujours recherchée..., murmura-t-il.

Le jeune Aob, qui cheminait auprès de lui depuis le matin, respectueux de ses silences, tourna son visage vers lui.

Homo le regarda longuement. Il entrouvrit les lèvres mais se tut. Leurs regards restèrent croisés encore un instant, puis ils poursuivirent leur route côte à côte.

Cette phrase ne cessait de se broder sur son rêve de la nuit. Elle s'imposait avec d'autant plus de vigueur à mesure que le temps faisait s'estomper les images. Pourquoi cette

phrase, surprise sur les lèvres de l'Ancien alors qu'il croyait être seul, revenait-elle sans cesse en ce moment-ci ?

Sans qu'il s'y attendît, le visage au regard soudain soucieux de Myriam fut devant lui.

– C'est quoi, quand quelqu'un meurt ? avait demandé la fillette, gravement.

– Tu vois cette fleur, lui avait-il dit. Elle est jolie ?

La fillette avait suivi son regard. Une fleur de rocaille flamboyante et esseulée étonnait en ce lieu désolé.

– Oui, elle est bien jolie.

– Eh bien, elle aussi elle va mourir, bientôt, très bientôt. Et elle le sait. Et avant de mourir, comme elle le sait, elle s'est faite très belle pour remercier le soleil... Elle a vécu longtemps avant. Elle a été une graine dans la terre, puis une plante, maintenant une fleur. Elle a vécu sa vie... Et les hommes, c'est pareil, mais ils n'aiment pas penser qu'ils vont mourir, et, parfois, ils ne le savent même pas. Alors, avant de mourir, ils oublient de se faire jolis. Mais les plantes, elles, elles le savent.

La fillette avait alors souri, regardant tour à tour Homo et sa mère qui lui souriaient.

Homo se rembrunit.

Myriam était morte il y a trois mois, d'épuisement et de famine. Comme bien d'autres enfants étaient morts et mourraient encore ?

Elle n'avait pas eu le temps d'être une fleur, ni même une plante. Petite graine jetée au vent de la vie, le vent l'avait desséchée puis étouffée.

La chaleur et la torpeur s'abattaient sur la tribu titubante.

À la pause de la mi-journée, Homo sortit de son mutisme et dit à Aob, sans tourner la tête :

– Vois-tu, Aob, la crainte de la mort que nous portons tous enfouie au plus profond de notre être, quand elle s'éveille, me surprendra toujours. Pourquoi certains sont-ils saisis d'effroi ? Ou s'en résignent-ils comme d'un mal ou d'une calamité inéluctables ? Alors qu'elle, l'indicible, est la condition même de toute vie. Et que, si tu habites en paix avec toi-même, tu n'as à la craindre ni lointaine ni subite. Car un autre, toujours, poursuivra ce que tu avais commencé... Si je meurs, je ne verrai plus ce rivage où j'aimais marcher, inscrire mon empreinte dans le sable, où je chantai la vie... Mais un autre mettra ses pas dans mes pas et chantera. « Ce sera un autre ! Non moi ! » s'écrient les ignorants. Et, en vérité, ils sont ben ignorants que de se juger si différents des autres et de les mépriser au point de penser qu'ils ne peuvent ressentir ce qu'eux ressentent... Il n'y a ni justice ni injustice dans la mort. Ce n'est pas le propos de la nature ; cela appartient aux hommes. Mais il est bien que les hommes ensevelissent leurs morts. Et qu'ils sachent pleurer. Puis rire à nouveau. Un arbre s'est abattu dans la forêt, laissant un vide. Un autre poussera... Un monde qui existait n'existe plus. Et un monde qui n'existe pas encore existera.

Homo resta un moment hésitant, puis reprit :

– Mais, Aob, la mort d'un enfant, c'est la disparition d'un monde qui n'existait pas encore et qui n'existera jamais. Et c'est peut-être en cela qu'elle frappe plus nos esprits. Parce qu'elle laisse un vide béant dans l'ordonnancement des mondes. Et, quelle que soit la cité que nous pourrions édifier, cette mort d'un enfant restera à

jamais tragique, tel un tribut barbare que les hommes doivent sans cesse renouveler pour prix de leur liberté et de leur raison... Si la mort d'un seul enfant, Aob, nous laissait dans l'indifférence, nous ne serions pas des hommes et nos cités à venir s'écrouleraient à nouveau... Peut-être est-ce cela que nous avons oublié – parmi bien d'autres choses. Sans sens de la vie, les hommes se dispersent et se confondent, se perdent... Chaque fois qu'un enfant meurt, un chêne immense s'écroule, entraînant dans sa longue chute des lambeaux de firmament... Les pierres de notre cité, Aob, seront liées par bien des larmes et des sangs. La terre nourricière d'un peuple, ce sont ses morts et ses rêves. Pour bâtir, il n'y a pas de sol plus ferme que celui de la conscience de la mort. Ceux qui l'ignorent ne bâtiront jamais... et ce seront ceux-là même qui se lamenteront.

– Mais si, malgré tout, il existait un autre monde par-delà la mort, si la mort n'était pas la mort, si une autre vie nous attendait, tout cela aurait un autre sens.

– Si, malgré tout, il existait une autre vie, reprit Homo, le regard rivé au lointain. Eh bien, oui, tout cela aurait peut-être un autre sens. Mais le sens des dieux ne peut être celui des hommes. Les hommes n'ont que trop édifié de demeures aux dieux et aux rois alors qu'ils n'ont devoirs qu'envers leur espèce. Le destin des dieux ne pourra jamais être celui des hommes ni le destin des hommes celui des dieux. Pour exister nous devons construire notre propre demeure. L'esclavage va de pair avec la négation de la mort. Nier la mort, c'est nier la vie des hommes.

Homo se tut.

Quelques-uns s'apprêtaient à reprendre la route. Le long crissement monotone des chariots de toutes sortes allait étouffer de nouveau le chant des rares oiseaux.

Femmes et hommes poursuivraient leur chemin jusqu'à la prochaine étape.

Dans deux jours ou trois, il leur faudrait affronter le désert – mais combien en avaient-ils déjà traversé, combien !

– Malheur à toi, dit Homo à Aob, si tu n’acceptes ni leurs règles ni ne participes aux pleurs qu’ils déversent sur eux-mêmes. Mais la douleur sourde et profonde tapie au cœur de ta joie est préférable à leur fausseté. Un jour, peut-être, si tu le veux, tu auras à enseigner la fidélité supérieure de l’homme qui est de fonder ses propres règles. C’est en suivant cette fidélité que des hommes jailliront d’eux-mêmes, des hommes qui auront appris à ne point désespérer d’eux-mêmes.

– Enseigne aux hommes, dit encore Homo à Aob, à ne point craindre l’adversité. S’ils apprennent à en faire un levier, elle se transformera en force. Par elle ils édifieront leur destin.

– Et qui veut tricher se perdra, ne cessait de répéter Homo à Aob ainsi que n’avait cessé de le lui répéter le Maître en son temps.

Dans le soleil couchant, quatre arbres roux, frileusement groupés, aux mille et une branches et brindilles dénudées et entrecroisées en un labyrinthe serré, se dressaient à la frontière de la maigre plaine et du désert. Une myriade d'insectes, seul signe de vie, se balançaient au sein de cet entrelacs suspendu.

La tribu prépara son campement.

Demain elle s'enfoncerait dans le désert.

Le conseil de la tribu en avait pris la ferme décision. Il s'était souvenu de la tribu qui palabra trop longtemps et se perdit par là même.

Au matin, Homo aperçut Sarah déambulant parmi le campement épars. Brune, élancée, un léger duvet au bras doré par l'aurore, elle s'avancait, marquant de temps à autre un subit étonnement devant un enfant, lui souriant tristement, parfois lui passant une main dans les cheveux. Puis elle allait son chemin, comme étant tombée dans un monde dont elle n'eût compris ni la langue ni les us –

comme venant d'un autre univers. Aob se dirigea vers la jeune femme.

Sarah avait été la mère de Myriam.

La colonne, dès cette première journée, ne cessa de s'étirer.

Aob ne se séparait point de Sarah. Homo allait et venait d'un groupe à l'autre.

Un long silence allait s'abattre sur les gens et les bêtes. Un silence qui durerait bien des jours.

– Aucun malheur ne frappe l’homme, disait l’Ancien au conseil de la tribu, l’homme se frappe lui-même. Il aime à se faire peur, à s’émouvoir de son sort et à jouir de cette émotion. Le malheur qui l’effraie ou l’accable n’est que son ombre. Vous en faites des êtres craintifs, vulnérables, des équilibristes mentaux. Vous les souhaitez à votre triste représentation. Quand vous déciderez-vous à leur faire aimer la vie réelle ? À votre tanière ils opposeront leur tanière ; quand décidera-t-on d’abandonner les tanières ?...

– Certains disent, continuait l’Ancien en s’adressant à Homo : « Nous avons compris ; mais les choses sont bien différentes maintenant. »

En vérité, le paysage a changé, de nouvelles fleurs ont éclor, des arbres ont poussé. Les hommes croient aisément que le fond du problème n’est plus le même quand l’apparence des choses s’est transformée.

Mais peut-être espèrent-ils ainsi aller cahin-caha jusqu’à leur mort sans trop connaître de bouleversements dans leurs habitudes. L’homme est à la fois un grand aveugle et un

grand magicien. Il sait ne pas voir ce qui le dérange et croit aisément suspendre le cours des choses de par sa seule décision.

Mais le temps se chargera de les chasser de leurs tanières.

Et ils ne seront que lamentations.

L'Ancien, alors, inclinait la tête, comme pour écouter une rumeur lointaine et de tout temps.

Et il entendait.

Il est des gens et des bêtes qui hurlent d'effroi.

Il est des hommes qui se désarticulent en pantins épars.

Il est des femmes qui geignent sous le poids des hommes  
et que l'on déchire.

Il est des hommes et des femmes qui ne connaîtront plus  
ni l'espoir ni la tendresse, des déments que l'on camisole,  
des enfants apeurés, des vieillards abandonnés, des hères  
affamés et humiliés –

– des millions et des millions dont la plainte s'élève,  
déchirante et lancinante, quand siffle le vent entre les  
branches et les roches, quand tonne les vagues et gronde le  
ciel ; dont la plainte est celle de millions et de millions de  
fantômes ; les fantômes de l'humanité et de la terre, dont les  
cris nous parviennent mêlés du fond des siècles pour  
l'éternité des temps ; et que nul vivant ne comprend et que  
chacun craint tel un écho de ses propres pleurs ; plainte  
qu'ira rejoindre la leur, l'amplifiant et la répercutant ;  
grondement non des dieux mais des fantômes –

– plainte qui est celle de l'histoire des hommes –

– ce Moloch qu'ils engendrent, mais dont ils n'ont et ne  
savent acquérir la commande et qui les broie,

inexorablement, depuis que le monde est monde, qu'un mammifère s'érigea homo ; qui déchire leurs entrailles et obscurcit leur raison, exacerbe leurs envies et leurs chimères, fibrillant leur cœur et leur âme ; qui les réduit en esclavage et à la merci de leurs passions et bassesses ; les dresse les uns contre les autres et contre eux-mêmes à la fois ; peste, famine, guerre, destruction, désolation, étouffement, raz de marée de folie qui déferle sur la terre, emportant tout telle une invasion que nulle muraille, aussi haute soit-elle élevée et aussi solides et enracinées ses fondations seraient-elles, ne saurait contenir ; puisque déchaînement en eux-mêmes et par eux-mêmes –

– et que nulle malédiction n'est plus terrible que celle que l'homme lance à l'homme ; que nulle calamité n'est plus horifiante que celle que l'homme se fait subir à lui-même –

– que nul ne peut sauver l'homme sinon l'homme ; car nul ne peut perdre l'homme que lui-même, puisqu'il est source de tout pouvoir et de toute puissance, de toute guerre comme de toute paix, de toute raison et de toute folie ; puisqu'il est lui-même source de lui-même tel l'androgynie ; tant pour son malheur que pour sa grandeur, car s'il n'a su qu'être dément, aveugle et obtus, il peut être également lui-même...

Au soir de la sixième journée de marche dans le désert, la colonne disloquée se regroupa.

Le conseil décida alors de la fractionner en plusieurs groupes pour affronter dans de meilleures conditions la partie la plus aride. Il multiplia également les groupes d'éclaireurs pour aller reconnaître les points d'eau. On n'en revît jamais certains, pourtant choisis parmi les plus robustes.

Des objets hétéroclites jalonnaient çà et là le passage de la colonne. Parfois, le groupe suivant récupérait ce qui lui semblait de quelque utilité, mais abandonnait ensuite, à son tour, ce qui alourdissait inutilement sa marche.

Au début, la tribu prenait le soin d'ensevelir ses morts. Puis elle ne le fit plus que pour ceux qui mouraient la nuit. Ensuite, il n'y eut plus aucune sépulture, tant ils devinrent nombreux et tant les survivants sombraient dans l'épuisement et le désespoir.

Au sein des groupes, des factions même se formaient. Alors que l'épreuve eût dû réunir, la discorde était jetée. Certains groupes se voyaient contraints d'envoyer leurs propres éclaireurs à la recherche de points d'eau. Même

l'eau n'était plus répartie équitablement. Plusieurs d'entre eux perdirent la totalité de leur bétail. Quelques-uns s'évanouirent à jamais dans les sables. Des vieillards étaient abandonnés. D'autres renonçaient d'eux-mêmes. Ils s'asseyaient, les genoux relevés, la tête baissée prise dans leurs mains. D'autres se couchaient, les yeux brûlés par le soleil ne pouvant plus ni se fermer ni s'ouvrir.

Nul désert ne fut plus éprouvant pour la tribu ni ne connut un tel envol de vautours le jour et semblable remue-ménage d'hyènes la nuit.

Homo, Aob et quelques-uns, dispersés parmi les groupes qui prenaient le plus de retard, s'efforçaient de redonner courage et de regrouper les enfants eux-mêmes abandonnés.

Les autres membres du conseil de la tribu, pour la plupart, guidaient les tout premiers groupes, les moins défavorisés.

Sur une confusion, il arriva même que ceux-ci s'égarèrent et errèrent plusieurs jours. Pour une raison non moins compréhensible, les groupes suivants ne les suivirent pas et poursuivirent, par hasard, dans la bonne direction. Ce qui permit aux derniers groupes de découvrir les premiers les rares points d'eau et de pouvoir continuer d'avancer. Si bien que chaque groupe, par le sort, connut la même part d'épreuves.

La tribu perdit les deux tiers de son troupeau et un cinquième de ses membres.

– Certains, pour grandir, disait l’Ancien, croient nécessaire d’abandonner l’enfant qui est en eux. Renoncez à vos rêves enfantins afin de devenir adultes, ressassent les aînés aux cadets. Renoncez ! Renoncez !

Ce renoncement-là est un reniement, et malheur à l’homme qui a assassiné l’enfant qu’il portait en lui : il ne peut aller que de reniement en reniement !

Mais l’homme qui est dans le malheur aime bien que d’autres l’y rejoignent. Il en tire satisfaction. Il se sent moins seul. Et, si grand est le nombre, peut-être est-il dans le vrai !

Non, en vérité, ces hommes-là ne peuvent aimer leurs enfants, ils ne peuvent aimer personne. Ils ne s’aiment pas eux-mêmes. Aucun rêve ne les porte plus. Et seul le rêve peut projeter l’homme.

Perdez l’enveloppe de l’enfant, certes. Grandissez. Telle est la loi. Mais préservez votre cœur, car c’est lui qui vous grandira.

En vérité, si tant de malheurs étaient survenus au cours de cette traversée, c'est parce que le plus grand nombre perdait le souci de l'autre. Chacun trouvait une bonne raison pour n'avoir soin que de soi-même.

– Mais que cela ne t'étonne pas, dit Homo à Aob, ce ne sont que les masques qui tombent.

– Mais les enfants, les vieillards abandonnés ! leurs parents, leurs enfants !

– Ce n'était que leur bonne conscience de temps plus cléments. Les épreuves n'ont que trop duré, elles pèsent trop, et même de leur bonne conscience ils doivent se délester. Ce sont là les restes de l'ancienne cité fondée sur le mensonge et la duperie. Cette cité était fondée sur les apparences. La stérilité y était vertu. La sincérité était bannie, la vérité bafouée. L'art de gouvernement des Sorciers reposait sur un principe immuable : confortons l'ignorance de l'ignorant, comme il est le plus grand nombre il nous en sera gré et nous sera fidèle. Nul ne voulait plus instruire et ne suivait que sa commodité.

Aob interrompit Homo :

– Le plus grand nombre est ignorant ?

– Oui, le plus grand nombre est ignorant. Tout homme est ignorant à sa naissance. L'art de gouverner est de jouer sur cette ignorance, de manier les représentations communes et les lieux communs pour la conforter.

– Et les Sorciers ? interrompit à nouveau Aob.

– Les Sorciers aussi sont ignorants. Ils ne possèdent pas la connaissance mais l'art de ce maniement. Ils n'ont jamais su ni prévoir ni fonder. Ils sont portés par le vent et exorcisent les frayeurs des tribus. Mais que vienne la tempête... ! Notre tribu, Aob, ne paie pas par ses épreuves des erreurs passées : elle souffre d'ignorance. D'ignorance

du cœur et de l'esprit. Les richesses réelles sont moins nombreuses et plus difficiles d'accès que celles imaginaires ; et le nombre et la facilité exercent leur attraction. Le Maître disait : « Le bonheur est là, il n'y a qu'à tendre la main ; mais personne ne frappe à la porte, chacun ne cessant de courir de tous côtés à sa recherche. »

– Mais où est-elle, si tant la recherchent et si personne ne la trouve ?

– Cette porte est en chacun de nous, Aob. Et notre foi, à nous qui jetons les ponts de l'avenir, c'est que le plus grand nombre un jour la découvrira. Que les hommes ne peuvent avoir erré tant de temps et à travers tant d'épreuves sans un jour trouver leur terre et édifier leur maison.

Ils restèrent silencieux, puis Aob reprit :

– Cette porte est une vérité ?

– Les portes de l'homme sont toujours des vérités.

– Quelle est celle-ci ?

– Que l'homme est identique à lui-même.

Après un nouveau silence, alors que la nuit s'appêtait à tomber sur le désert, Aob questionna encore :

– Mais pourquoi si peu le savent-ils ?

– L'homme craint son intelligence : si elle se met en mouvement, c'est un mouvement qui n'a de cesse, une suite perpétuelle de questions et d'interrogations ne recevant que des réponses sans cesse remises en chantier par les questions suivantes – et que ces réponses elles-mêmes suscitent... Cela l'effraie, car ces questions débouchent sur lui-même, et l'homme a peur de lui-même... Il préfère en appeler à son intelligence animale qui le rassure – là il est en terrain connu – et qui lui coûte moins en effort, qu'il refuse tant que celui-ci n'est pas d'utilité immédiate et d'un profit concret. Pour le reste, il a ses opinions et s'en réfère aux

Sorciers, aux Charlatans et aux Imposteurs, qui, eux, comptent, recensent, décortiquent, expliquent, et n'y comprennent rien mais ont bien garde de l'avouer. Et l'homme est tout étonné de courir de catastrophe en catastrophe... L'homme ne peut construire son royaume sur l'esprit de commodité, mais il n'a cessé de s'entêter à vouloir en faire son principe premier. Cet esprit le reconforte. Il croit ainsi être habile à mener sa vie. Et, si des malheurs surviennent, c'est soit la faute des autres, soit la fatalité.

– Certains savent, pourtant, dit Aob.

– Les uns sont fidèles à leur savoir. Et il en est d'autres qui choisissent d'en tirer avantage et de se mettre au service des ombres. Ils ne peuvent admettre de n'être point applaudis et honorés pour tant de connaissance. En vérité, ils ne sont jamais parvenus à se libérer de leur ignorance. Ils ont cru grandir en devenant les serviteurs des riches et des puissants, et ils n'en sont que plus serviles. Celui qui sait ne doit pas être au service des puissances, sinon servir la vérité et le bien des hommes. Mais il ne s'agit pas dans cela de changer l'homme : seulement de fonder un autre rapport de l'homme avec lui-même.

– L'homme qui renonce à ses rêves et à son regard d'enfant, dit Homo à Aob, sans savoir qu'il devait les adapter à sa nouvelle enveloppe et à sa nouvelle condition, est un chêne foudroyé avant même que d'avoir porté ses fruits. Il sera à jamais stérile à la vie. Nombre d'hommes croient vivre mais ne sont que d'immenses forêts de bois mort. Mais, chez le plus grand nombre, même s'ils l'ignorent, ces rêves sont enfouis au plus profond d'eux-

mêmes, en un lieu insoupçonné d'eux. Ils se surprendront eux-mêmes quand ils exploseront à la vie. Mais alors, après avoir tant cheminé, ils s'embraseront et construiront la maison des hommes. À travers mille tâtonnements ils en auront trouvé le chemin. À la vie aussi il a fallu mille tâtonnements après qu'un éclair eut fait surgir d'un gaz ce magma bouillonnant d'où elle put s'inventer. Défends tes rêves, Aob. Préserve-les à mesure que tu grandiras. Préserve-toi !

Par vagues successives, la tribu vint s'échouer sur la maigre steppe à la lisière du désert. Les bêtes survivantes étaient efflanquées ; le même regard égaré se lissait chez les bêtes et les gens.

Derrière eux, dans le lointain, de sinistres charognards décrivaient de larges cercles, en de nombreux points de l'horizon.

Mais personne ne regardait en arrière.

À peine se détourna-t-on sur un homme pris de démence, qui agitait ses grands bras décharnés et trépignait à la frontière du désert et de la steppe par lui délimitée, s'obstinant à ne faire le pas suivant qui lui eût permis de rejoindre le monde des hommes. « Non, non ! criait-il avec rage. Revenez, vous allez vous perdre ! Revenez, je vous dis. Écoutez-moi. Non, non ! »

Quand certains s'approchèrent de lui, il recula, projetant ses deux bras en avant. Il refusa toute nourriture et toute boisson. Il reprit ensuite sa position initiale, sur sa frontière.

À la nuit tombée, ses cris s'épuisèrent. Puis il éclata en longs sanglots dans la nuit.

Au matin, il gisait, son visage à la bouche ouverte dans un ultime cri tourné vers le soleil naissant.

Il n'avait pas franchi la frontière qu'il s'était fixée.

On n'alla point l'ensevelir. La tribu s'était éloignée du désert maudit dès avant l'aube. Et tous les siens avaient péri dans cette épreuve-ci.

Il resta là, allongé à cette lisière où ses os bientôt blanchis signaleraient pour longtemps encore la fin du désert.

La tribu chemina plusieurs jours par cette steppe aride, mais où les points d'eau reconnus étaient sans cesse chaque jour plus nombreux. Les groupes se rejoignant les uns les autres, la horde du désert redevint une tribu.

Les survivants retrouvaient les leurs, les familles et les clans se reconstituaient. On ensevelit à nouveau les morts.

Certains enfants ne retrouvèrent pas leurs parents. Des hommes et des femmes ayant perdu les leurs les adoptèrent.

Homo adopta la fillette qu'il avait recueillie et portée les derniers jours de la traversée. Plutôt, il se fit adopter par elle. Muette, ses grands yeux noirs dilatés emplis de terreur, elle se précipitait après Homo dès qu'il s'éloignait quelque peu, ouvrant sa bouche en un cri muet et désespéré, s'agrippant à lui.

Aob lui conseillait de donner un nom à la fillette. Personne ne la reconnaissait et savait son nom. Certains lui dirent les noms que l'on avait coutume de donner aux enfants de la tribu, dans l'espoir qu'elle se reconnaîtrait à

l'un d'eux. Mais elle restait les yeux hagards, la bouche désespérément entrouverte, se pressant contre Homo.

– Qu'importe, disait Homo, elle aura bien un nom un jour.

**3**

La longue colonne étirée et moins nombreuse avait pénétré sur une terre plus clémente. Les maigres broussailles étaient devenues arbustes, puis bosquets, et à présent la tribu longeait une forêt sans limites perceptibles, hésitant à y pénétrer et à s'y frayer un passage.

Homo et Aob partirent reconnaître une partie des bois qui se dévoilaient à eux silencieusement, toute vie cessant de s'y manifester à mesure de leur avancée. Marchant à grandes enjambées, Homo humait la forêt, grognant de plaisir et dispersant de grands mouvements de la main les nuées de moucheron qui dansaient au-devant de lui. Il se retournait sans cesse vers Aob, marquant une pause et le taquinant de ne pas être aussi rapide que lui.

Quand Aob s'arrêtait pour reprendre souffle, Homo lui lançait de gaieté : « Nul repos pour l'homme. En avant ! »

Au soir de la deuxième journée, ils s'arrêtèrent près d'un ruisseau. Toute vie cessa de frissonner. La forêt, soudainement, s'était tue et refermée sur elle-même. Ça et là, quelques cris plaintifs et brusques déchirèrent le voile emprisonnant les bois. Puis la forêt frissonna à nouveau, se balança et se mit à tourbillonner en tous sens, le vent se

fracassait en vagues mugissantes sur ses hauts remparts et s'infiltrait par toutes brèches ouvertes. Des éclairs transperçaient ses plus hautes tours. Le tonnerre s'amplifiant se fondait au grondement de la forêt. Dominant ce fracas, le long pleurement rauque d'un arbre foudroyé se suspendit dans le temps. Le ciel dévalait en longs et puissants traits.

Homo et Aob s'inquiétaient de ce flot qui devait se déverser sur la tribu recroquevillée sur elle-même à la lisière des bois. Homo craignait que cette fureur ne réveillât les terreurs enfouies de la fillette sans nom.

À l'aube, la nature apaisée s'apprêtait déjà à panser ses plaies. Le peuple des oiseaux de la forêt se déchaîna à s'interpeller l'un l'autre et à saluer le soleil apportant son baume à mesure que les brumes se dissipaient. Des fumerolles s'élançaient par endroits et les feuillages se perlaient de pierres précieuses au jour renaissant.

Après s'être séchés, Homo et Aob décidèrent de retourner vers la tribu.

Ils cheminèrent en silence tout le matin, ne retrouvant pas aisément leur passage après l'orage. Les senteurs de la nature humide les grisèrent.

Vers le midi, ils contournèrent un arbre immense, foudroyé en son milieu, déséparé et triste comme un navire démâté, sur lequel s'étirait une colonne de fourmis sur plusieurs rangs.

– La nature ne connaît point de critère, dit Homo, alors que toute vie humaine n'est possible que par les critères posés par l'homme, telles des passerelles jetées dans le présent entre le passé et l'avenir, et qui font que nous ayons une histoire. Fonder l'homme, c'est poser des critères. Si l'homme ne définit la vie, la nature le résorbera en son sein. S'il n'en était pas ainsi, nous ne serions qu'une immense

fourmilière, alors que la voix des hommes balbutie ce qui sera un jour une immense symphonie, majestueuse et rayonnante, quand ils auront appris à accorder leurs instruments et à déchiffrer leur partition écrite jour après jour depuis l'aube des temps... Si même la vie de l'humanité ne représentait que deux larmes de rosée dans le temps du monde, le destin des hommes serait peut-être alors de tresser un collier de perles. Et il ne faudrait point compromettre un tel destin, Aob.

Ce même soir, Homo et Aob s'arrêtèrent plus tôt que les deux soirées précédentes, harassés de fatigue après cette journée de marche sur un sol gorgé d'eau.

Après s'être restaurés, alors que le feu commençait à découper leurs visages sur le voile de l'obscurité, Aob, se penchant pour attiser le foyer, le regard baissé, hésita puis dit à brûle-pourpoint :

– Homo, ne pourrais-je devenir ton disciple ?

Homo sourit ironiquement et resta silencieux, tout en considérant Aob qui, le regard toujours baissé, déplaçait maladroitement des brindilles du foyer. Il remarqua le tremblement de sa main et jeta joyeusement, après avoir prolongé quelque temps le silence qui pesait à Aob :

– Eh quoi, ne l'es-tu déjà !

Aob leva un visage rayonnant et empreint d'émotion.

Il en oublia toute fatigue et, quoique d'ordinaire taciturne, se mit à parler à profusion, de tout et de rien, assommant Homo de mille questions et de mille projets. Celui-ci dut simuler l'assoupissement pour qu'un tel jacassement prît fin.

– Tu dors ? demanda Aob, déçu.

– Ton maître dort, oui, épuisé d’un tel élève ! lança-t-il, d’une voix neutre.

– Ah ! fit Aob mi-vexé, mi-résigné.

– Dors toi aussi. Demain, la journée sera longue. Tu finirais par faire accroire à toute la forêt que le jour pointe déjà ! ajouta-t-il moqueur.

Homo ne trouvait pas le sommeil. D’un œil, il regardait de temps à autre Aob toujours assis à la même place devant le foyer, le regard éparpillé dans les braises ardentes. Il songea : « Combien de rêves rougeoient ainsi tel un ballet de papillons multicolores et le fascinent à jamais ? Lui seul le sait. Saurai-je l’aider à ne pas trop se brûler ? À toucher le fond de soi-même ? Non... là, on ne peut vraiment aider. Il doit descendre en lui. Il ne le sait pas encore. Il le pressent seulement. Il se trouble. Fait une pause. Jauge ses forces. Il s’est trop avancé pour reculer à présent. Il est près d’apprendre qu’il doit s’affronter lui-même. S’il ne le sait déjà. Vas, fils, se dit-il à lui-même. Avance sans crainte. Tu es assez fort pour cela. Je serai à tes côtés si la remontée est difficile. Descends chercher ton soleil, il est le soleil de chacun. Descends. Descends. Là est ta dernière crainte. C’est le prix à payer pour que nulle frayeur ne t’habite plus, pour ta liberté. Allez, allez, encore un pas, plonge. Arme-toi pour affronter la vie... Tu tomberas, tu te relèveras... Encore et encore, et souvent et souvent. Tu connaîtras mille détours, mille obstacles. Mais ils ne seront plus en toi-même. Ce seront ceux du monde et de la vie. Tu ne confondras plus ni les uns ni les autres. Tu pourras agir sur le monde. En aimant. En aimant... Tu iras plus loin que moi, tu prendras le relais... Bientôt, peut-être... Pourtant,

j'aimerais bien voir comment tu t'en sors... Et sauras-tu aimer Sarah ? Saura-t-elle t'aimer ? Et sinon, affronteras-tu aussi cette épreuve-ci ? Si ton chemin est solitaire... Eh quoi, vieux fou, es-tu devenu si présomptueux ! s'interpella-t-il moqueur. Oublies-tu que tu es de même chair et de même cœur que lui, pour tant de points d'interrogation ? Tu as bien avancé, toi, non ! tu t'es bien mis en marche !... Le Maître devait se poser les mêmes questions à mon sujet, avoir les mêmes inquiétudes. Il avait confiance. Oui, Aob, on ne peut que montrer le chemin à ses compagnons, on ne peut pas le parcourir à leur place. Tu traceras ton chemin, Aob, oui. Et tu réussiras. Les temps de l'avenir sont toujours des temps incertains et périlleux. Dans l'incertitude des périls, des paroles authentiques jailliront de ta poitrine. Tu trouveras la vérité. Et toi, petite fille sans nom, et toi... ? »

Aob étendit la couverture sur Homo qui avait sombré dans un sommeil agité.

Des cavaliers aux crinières d'or, montés sur de lourds et menaçants destriers, avançaient d'un pas pesant sous la pluie, s'arrêtaient, s'alignaient en massives cohortes qui noircissaient la pluie, avançaient, grouillants sur la plaine, sans pouvoir prendre leur élan dans la terre bourbeuse les engluant, avançaient, avançaient dans le temps suspendu, se heurtaient au cœur de la pluie, se brisaient et se disloquaient, les survivants longeant ce mur invisible de la fatalité, revenant à leur point de départ, puis repartant, et sans cesse et sans cesse, jusqu'à ce que nulle crinière d'or ne pût plus avancer... gisant tous, à jamais mêlés à cette terre dont on ne savait dire si elle était de boue ou de chair et de sang... pourtant, là, de fiers cavaliers aux crinières d'or s'étaient avancés sous la pluie en une multitude jamais vue... repartant toujours et revenant toujours, inéluctablement, en moins grand nombre... seuls les derniers hennissements des chevaux et des agonisants, s'enlisant à chaque plainte plus profondément en ce marécage qui les avalait et les digérait, témoignaient de leur passage... et surgirent alors, un à un, sur ce marécage affermi de chairs et d'os broyés, une multitude d'hommes à

ped encore plus nombreuse, noircissant à son tour la pluie infinie...

... Vois-tu, Homo, le sage de la montagne a su gravir les sommets et croit avoir vaincu les vertiges de l'abîme. Mais son mépris des hommes de la plaine n'est que crainte de l'abîme. Il ne l'a pas vaincue. Il a encore peur de lui-même. Le chemin du retour est aussi difficile que celui de l'aller. N'oublie jamais qu'il faut redescendre parmi les hommes. Un sage sans peuple est un sage stérile. La sagesse de l'homme doit retourner à l'homme...

Maître, Maître... pourquoi sommes-nous enfermés ?...

Non, Homo, on n'est jamais prisonnier que de ses propres frayeurs...

Maître, Maître... nulle désespérance ne m'habitera jamais quand je saurai ?...

Quel présomptueux es-tu là, Homo ? Au contraire, par cela même que tu sauras, tu connaîtras la désespérance...

Mais alors, Maître ?...

Mais alors ? Alors tu prieras, Homo, tu prieras ceux que tu aimes, tu prieras les hommes. Car tu auras douté d'eux. Ne doute jamais de ceux que tu aimes ni des hommes, tes compagnons de vie. Tu n'es plus un enfant pour casser le jouet qui t'a déçu ! Peut-être, toi, ne les as-tu pas aimés assez. On n'aime jamais trop, Homo. Jamais trop. Les hommes croient aimer toujours suffisamment pour ce qui est de leur part. Mais l'amour ne se mesure pas. Ce n'est pas là un investissement ordinaire. C'est un investissement de vie. Mais tu douteras, Homo, tu douteras, sois-en assuré...

Maître, Maître...

Apprends, Homo, à répondre toi-même à tes propres interrogations. Sinon ta pensée et ton cœur ne se fortifieront

jamais. Rien n'est sans risque dans la vie. Ne sois pas téméraire. Mais sache risquer...

L'avenir, Maître...

L'avenir, Homo, a toujours été périlleux pour l'homme. Et il le sera toujours. L'homme est un être de périls. Il en fait son destin... Quand l'homme bute contre un obstacle et ne se relève pas, il meurt à la vie. Mais il peut renaître... Il n'y a aucune raison pour que l'homme vive : et il vit, là est le miracle. Il n'y en aura plus jamais d'autre d'aucune sorte... Sa vie lui appartient. À lui de faire face à son destin pour ne point retomber au néant... La nature est une grande gaspilleuse... Jamais il n'est donné de reprendre sa mise... Nul temps n'est jamais perdu si celui-ci est retrouvé... Ne t'aveugle jamais sur toi-même, tu ne pourrais plus voir les autres... Le monde appartient au fou qui sait apprivoiser le soleil ardent tel le cavalier une monture sauvage, et, de ce qui a été dit, seul importe qui permet de domestiquer ce soleil qui déchire les ténèbres intérieures... Il y aura toujours plus d'invraisemblance dans la vie que de vraisemblance...

Petite fille aux grands yeux noirs, quel est ton nom ?...

Je n'ai pas de nom...

Comment cela ?...

Personne ne m'en a jamais donné. Pourquoi n'ai-je pas de nom ? Je veux avoir un nom comme tous les petits enfants. Donne-moi un nom, toi, puisque tu dis m'aimer...

Non, pas moi...

Tu ne m'aimes donc pas, alors...

Si, je t'aime, petite fille sans nom, mais pour moi tu resteras toujours cette petite fille sans nom...

Pourquoi es-tu si triste, si tu m'aimes ? Les grandes personnes ne sont jamais tristes quand elles aiment un petit enfant...

On est parfois triste d'aimer, petite fille...

Et mon nom...

Un autre te le donnera, petite fille, un autre...

J'aurai un nom ?...

Oui, tu auras un nom. Mais je ne peux, moi, te donner ce nom...

Et il m'aimera aussi fort que toi ?...

Oui, petite fille, il t'aimera aussi fort, et peut-être encore bien plus...

Alors raconte-moi une histoire...

Je n'en sais plus...

Invente...

Je ne sais pas...

Si, celle du pays des rêves...

Pourquoi tant de nuages ?... Pourquoi ce soleil aveuglant ?... Ô soleil, toi qui m'as fait don de cheminer de conserve avec mon ombre, fais que je ne devienne jamais un magicien des ténèbres et que je te sois à jamais fidèle... Je te rends grâce de m'avoir enseigné qu'il n'y a de joie sans douleur, qu'il appartient à l'homme de choisir sa lumière ou ses ténèbres, et que sans cesse ce choix est à refaire... Ô Aob ! ô Maître ! petite fille sans nom aux grands yeux noirs ! hommes et femmes de ma tribu...

Homo se réveilla en sursaut. Le rêve et le cauchemar se dissimulant soudainement derrière les premières lueurs de l'aube.

Aob était déjà affairé. Il regarda Homo en souriant.  
– J'ai rêvé, dit Homo s'étirant et se frottant la nuque.  
Bien rêvé et mal rêvé. Mais je ne sais plus de quoi au juste.  
Sinon que j'en ai la nuque raide !

– Maître, demandait Homo en ces temps anciens, quel est le prix du bonheur ?

– Le prix que tu auras su payer, répondit le Maître, pour franchir les différentes portes de l’homme et de la vie. L’avare et le frileux n’en franchit aucune. Il pèse trop le prix de toutes choses. Il les trouve toujours trop cher. Il choisit la moins onéreuse. Mais il est persuadé d’avoir fait une grosse dépense et que son acquisition est conséquente. Celui-ci clamera à tout vent que la vie est une voleuse. Elle ne lui donne pourtant que ce que vaut sa monnaie. Et cela est juste. Il n’a pas su donner à sa mesure. La vie est exigeante. L’impatience, lui, essaie d’entrer de force. Mais ces portes-là n’admettent pas les tricheurs. Il s’épuisera en vain et s’étourdira de son agitation qu’il prendra pour un grand déploiement d’activité. L’imposteur, se croyant malin, fera semblant de franchir les portes. Il mettra son talent à le faire accroire. Mais ces portes-là n’admettent pas non plus les faussaires. Le plus grand nombre entrevoit le prix à payer. Mais les Sorciers lui ressassent que ce chemin n’est d’accès que pour un petit nombre d’élus, d’essence supérieure, qu’ils connaissent un chemin bien plus sûr et plus approprié

à sa faible constitution. Et ils confortent le penchant du plus grand nombre à se sous-estimer et à s'en remettre à ceux qui revêtent les apparences du savoir.

– Maître, les grands sages ne sont pas d'essence supérieure ?

– Le sage est d'essence ordinaire. Peut-être, seulement, sait-il écouter les autres voix de la vie. L'ignorant n'écoute toujours que sa voix et ne sait entendre que celle-ci.

– Mais il a grand mérite ?

– A-t-il du mérite de rechercher un plus grand bonheur en s'attachant aux vraies valeurs ? Les hommes à leur naissance sont d'essence commune, leurs formes sont similaires et leurs particularités, par lesquelles ils aiment tant se juger différents les uns des autres, ne sont que les accidents liés à leur histoire singulière – liée elle-même à une suite infinie de hasards et de circonstances, ou d'accidents, sur lesquels ils ne peuvent avoir prise, sinon par leur façon d'y réagir. Quel que soit leur état, lorsque des hommes ou des femmes aiment ou souffrent, leur être profond ressent la même sensation, connaît le même frissonnement ou la même déchirure, mais, selon leur histoire singulière, ils le manifesteront par des manifestations extérieures plus ou moins différentes et diverses. Les particularités des hommes font leur richesse de vie, mais elles ne doivent faire oublier leur nature commune. Quand les Sorciers nient la nature humaine, sans laquelle les hommes ne constitueraient pas une espèce, c'est pour mieux classer les hommes en essences diverses, créer des castes et maintenir leur puissance. La vérité est que certains deviennent plus habiles en une chose, plus

intelligents en une autre, que d'autres. Mais ils n'ont pas à s'en glorifier, car il est plus agréable d'être intelligent et habile que d'être sot et malhabile ; et, par ailleurs, il entre en cela une grande part de hasard, d'enchaînement de circonstances heureux. Reconnaître des formes supérieures à l'autorité en quelque matière que ce soit et quel que soit le mérite représente toujours un danger : plutôt que de s'imposer de par son seul principe de compétence, l'autorité est alors toujours plus tentée de convaincre et de contraindre que d'instruire en s'adressant à la vérité sans mensonges.

« Ô Aob, songea Homo, sache payer le prix des choses. Tu es responsable de cet homme à naître en toi de l'enfant. Mais ne cède jamais, pour ton salut, au vertige de ta puissance devant ces hommes qui n'auront jamais su faire de choix. »

– Dans la cité à venir, dit Homo à Aob, les hommes apprendront aux enfants à choisir. Ils leur apprendront aussi à savoir payer le prix des choses. Car l'homme est bâtisseur par ses choix et sa générosité de vie.

Vers le midi de la cinquième journée de marche, Homo et Aob rejoignirent les leurs à la lisière de la forêt.

La tribu n'avait guère souffert de la nuit d'orage et les campements s'échelonnaient paisiblement le long de la forêt et dans la plaine.

Ce soir-là, Homo raconta à la petite fille sans nom l'histoire du petit écureuil qui grimpait à tous es arbres les plus hauts de la forêt pour tenter de dérober au ciel l'étoile du pays des rêves, mais qui n'y parvenait jamais.

Ses grands yeux noirs lui souriaient dans l'obscurité.

Ce sourire rassura Homo et le confirma dans sa résolution.

Le lendemain, au conseil de la tribu, alors que celui-ci s'apprêtait à débattre de la direction à prendre, Homo considérait un à un les différents membres du conseil. De nombreux visages avaient changé au fil des ans, mais les rôles et les masques lui semblaient avoir la même distribution. Les acteurs étaient parfois plus ou moins bons.

« L'essentiel est que le rôle soit tenu ! se dit-il en souriant. Un acteur sans rôle existe-t-il ? »

Il lui semblait qu'une force imprécise et puissante soutenait la colonne dans sa marche. Et que le conseil de la tribu, même si, en raison des événements et des épreuves traversées, il avait été quelque peu modifié, était une survivance des temps anciens, de l'ancienne cité. « Ce sont là gens dangereux, continua-t-il pour lui-même. Ils tiennent avant toute chose à leur rôle. Ce qu'ils entrevoient de pire dans leur vie, ce serait d'en être dépossédés. S'ils s'approchent de la vérité, si telle ou telle de leurs décisions semble juste, s'ils laissent apparaître une préoccupation pour l'autre, ce n'est point par souci de la vérité, ni de la justice, et encore moins d'autrui. C'est que leur rôle nécessite de telles affectations. Ils ne songent qu'à eux-mêmes et à engranger toujours plus de puissance et de considération. Ils ne connaissent de limites que les grondements de la tribu. Si elle vient à leur manquer d'égards, ils sont prêts à toute flagornerie et démagogie. » Que siégeait-il parmi eux, même si son langage et son action l'en distinguaient ? Ne jouait-il un rôle lui aussi ? Était-il homme de vérité et de justice. Les Importants et les Sorciers avaient peut-être besoin de son rôle en ces temps-ci ?

Il se tourna vers Aob qui l'accompagnait pour la première fois au conseil. Celui-ci jetait des regards de tous côtés et paraissait tout étonné.

– Aob, lui dit-il, la cité à venir ne sera pas nouvelle si on l'édifie sur les lois de l'ancienne cité. Et ces gens-là n'ont pas pour intention de donner de nouvelles lois : ils ne pensent qu'à modifier les anciennes. Car les nouvelles lois n'auraient que faire d'eux. Ils n'auraient nulle place dans

cette nouvelle cité des hommes. La tribu, quand s'achèvera son errance, voudra bâtir sa demeure, se souviendra par les anciens de la cité disparue, et souhaitera en construire une différente. Alors si tu connais ces temps-là, tu entendas les Sorciers déclarer : « Nous construirons une nouvelle cité. » Elle aura des apparences de nouveauté, mais ce sera bel et bien l'esprit de l'ancienne cité qui y régnera en maître... La maison des hommes se construira, Aob, lorsque les hommes auront aussi rejeté ces charlatans et ces imposteurs. Ce sont là gens inutiles qui confisquent la liberté des hommes. Des formes nouvelles apparaîtront.

– Mais pourquoi ne pas regrouper ceux qui entendent déjà la maison à venir et partir fonder la cité nouvelle ?

Aob avait posé là une question qui l'agitait mais qu'il n'avait pas encore osé formuler.

– La maison des hommes ne sera pas celle d'un groupe d'hommes. Elle sera celle de toute la tribu – et celle des autres tribus.

– Les retrouverons-nous ? demanda Aob.

– Oui, car la maison ne se construira pas sans elles. Il n'y aura jamais assez d'hommes attelés à cette tâche nouvelle.

– C'est là un bien grand dessein ! interrompit l'un des Importants.

– On n'instruit pas un peuple, on ne crée ni ne bâtit une nouvelle vie sans un grand rêve, dit Homo.

– Mais bien du temps s'écoulera avant que cela ne soit possible. Et tout ce temps ne peut être passé à rêver ! se mêla un autre en souriant.

– Bien au contraire, répliqua Homo. Tout ce temps-là devra être passé à rêver, insista-t-il en soulignant chaque mot. Sans rêve, l'homme n'a plus d'avenir. Notre tribu sait

encore mettre un pas devant l'autre et poursuivre son chemin...

– Parce qu'elle ne peut pas faire autrement, Homo ! lança un troisième. La nécessité...

– Non ! l'interrompit à son tour Homo. Parce qu'elle rêve. Parce qu'elle rêve de temps meilleurs, d'une cité qui sera à sa mesure, d'une vie qui lui sera clémente. Mais vous poursuivez votre rêve de puissance et ne savez être à l'écoute des rêves de votre peuple que vous prétendez guider.

– Nous, Homo, nous nous intéressons aux choses concrètes, et nous avons un problème urgent à régler. Quel chemin allons-nous suivre ? Nous ne sommes pas des débusqueurs de rêves, nous !

– Heureusement, car si vous parveniez à déceler les rêves de la tribu, vous n'auriez qu'une hâte : celle de les détourner à votre avantage. Vous adressant à la tribu, vous prêteriez alors attention à ses rêves, mais pour mieux la tromper. Mais la tribu, un jour, saura parler ses rêves, saura les formuler avec une netteté et une clarté qui vous effrayera. Vous croirez alors l'avoir maintenue dans l'ignorance, et elle saura... La nécessité, disiez-vous. Eh bien oui, la nécessité est l'alliée de la sagesse, car elle instruit.

– Tu deviens un vieil homme, Homo, et tu déraisonnes, intervint le premier Important. Notre tâche est d'instruire la tribu dans ses épreuves.

Les Importants commençaient à s'agiter en tous sens. Leurs murmures se faisaient plus vifs. Des regards inquiets et interrogatifs se tournaient vers l'assistance qui commençait à se presser plus nombreuse autour du cercle du conseil.

– Non, interrompit Homo, jamais vous n’avez souhaité instruire. Vous essayez de convaincre de la justesse de vos décisions, vous en expliquez le comment et le pourquoi, vous occulterez ce qui pourrait prêter flanc à la critique. Mais vous n’instruisez pas, ça non !

– Et qu’est-ce donc qu’instruire, à ton sens, Homo ? demanda ironiquement le premier Important.

– Instruire, ce n’est pas convaincre l’autre, l’amener à son point de vue. Instruire, c’est autre chose, c’est apporter les éléments d’une réflexion et enseigner à les examiner de façon juste et efficace. Non pas pour soi. Mais dans le souci de la vérité et de celui que l’on instruit.

– Ne serait-ce pas toi le démagogue, Homo ? Toi qui prétends que le plus grand nombre peut avoir accès à la sagesse ?

– Je ne prétends pas que le plus grand nombre peut avoir accès à la sagesse pour le flatter et obtenir son soutien. Là serait la démagogie. Je prétends cela parce que cela est la vérité : le plus grand nombre peut avoir accès à la sagesse, peut construire la maison des hommes. Et, pour cela, vous ne lui êtes d’aucune utilité. Car vous n’instruisez ni n’enseignez. Ni ne pourriez le vouloir.

– Comment cela ?

– Parce que la tribu cesserait alors de vous écouter et de vous suivre. Et que c’est ce qui vous importe, être écoutés et être suivis. Là est votre grande crainte : qu’un jour, par hasard – puisque d’après vous elle ne saurait avoir de pensée sans votre secours – elle ne découvre que vous ne marchez au-devant d’elle que pour mieux lui cacher que c’est elle qui avance et indique la direction à suivre.

– Homo ! Mais qu’est-ce qui te prend de parler ainsi et de dire que le conseil de la tribu est inutile ? Que les Grands

Sages et Grands Sorciers ne sont d'aucun secours aux hommes ? Tu deviens un vieux fou, Homo ! lança le premier Important.

– Je deviens, effectivement, un vieil homme, dit Homo après avoir marqué un silence. Oui. Et je me souviens du chemin parcouru, et je me souviens des temps anciens, et je me souviens de mon maître, et je me souviens de moi-même, dit-il, comme se parlant à lui-même.

Il se tut, et reprit d'une voix plus forte :

– Oui, je me souviens. Je ma souviens. C'est là un des traits de l'homme : il se souvient, il a une mémoire, il a des comptes à rendre, elle lui fait obligation envers lui-même, et envers ses compagnons de vie.

Il se tut à nouveau, avant de poursuivre :

– C'est parce que je me souviens que je tiens ces propos. Que je me dois de les tenir ! Longue a été notre marche, et longue encore peut-être sera-t-elle. Et il est grand temps de songer aux lois nouvelles qui régiront la maison des hommes. Car, vous, déjà, et depuis que la tribu est en marche, vous n'avez songez qu'à une seule chose : reconstruire l'ancienne cité ! Où les hommes seront toujours dépossédés d'eux-mêmes !

À mesure qu'Homo parlait, le silence semblait figer les Importants. Aucun murmure ne s'élevait de l'assistance qui de nombreuse était devenue foule.

Homo savait qu'il avait mis les Sorciers et les Sages dans l'embarras d'avoir prononcé ces phrases devant une telle affluence. Pourtant, c'était là le sens de son enseignement. Mais jamais il ne s'était encore adressé à si grand nombre à la fois.

Il pensa au premier conseil de la tribu où il avait participé seul, le soir de la mort du Maître. Il se sourit à lui-même et regarda Aob.

– Viens, Aob, lui dit-il à haute et forte voix afin d’être entendu du plus grand nombre. Tu n’as que faire ici. Et moi non plus.

Homo se tourna vers les Importants et ajouta :

– Je ne siégerai plus à vos côtés et Aob ne siégera pas au conseil à ma mort. Nous n’avons qu’y faire. Ce n’est pas avec vous que nous construirons la maison des hommes.

Puis il fit face au cercle silencieux de l’assistance et lança :

– C’est vous, hommes et femmes de ma tribu, qui construirez la maison des hommes. Car vous la portez en vous !

Et, suivi d’Aob, il traversa le cercle à enjambées régulières sans se retourner.

Quand il se fut éloigné, il entendit l’agitation qui gagnait à nouveau le conseil.

Ce soir-là, Homo se sentait en profonde paix avec lui-même. Oui, tout était bien. Et si la mort était venue à sa rencontre, il n'en eût point été surpris. Il aurait souri et dit : « Ah ! c'est ton heure. Chaque chose a son heure. Je suis prêt. »

Non, il n'avait aucune envie de mourir maintenant. Il restait encore à achever. Il devait encore avancer. Et peut-être s'effraierait-il et gémirait-il, à son heure ?

Ce pas si facile à franchir, il l'avait franchi. Il en apercevait maintenant toute la nécessité et il semblait lui annoncer quelque chose d'autre. Inaugurer une autre vie. Non, lui ne verrait pas la maison des hommes. Mais Aob, peut-être. Était-ce pour lui ou pour Aob qu'il avait signalé le chemin ? Peu importait, en vérité. Cela devait être. Pourtant, tout était si clair à présent à son esprit, comme s'il pût embrasser du regard tout le chemin à parcourir, qu'il se demanda pourquoi il n'avait pas agi ainsi plus tôt. Pensant à sa jeunesse, il se dit qu'il l'avait entrevu alors bien plus clairement – ou était-ce que cela n'était alors qu'une simple intuition et que les épreuves de la tribu l'en avait détourné ? « La vie aime les détours, se dit-il. Parfois, pour qu'une idée

grandisse, de quelque peu, mais qui devient alors très important, de nombreuses années sont nécessaires. De même pour un chemin. Une même chose considérée dans d'autres circonstances prend bien souvent une autre signification. »

Une vieille femme s'approcha de lui, l'interrompant dans ses pensées. Il avait déjà entrevu son visage. Mais il était semblable à bien d'autres et Homo ne la connaissait pas en particulier. Elle lui sourit et lui dit timidement :

– Tu ne me connais pas. Mais moi je te connais. Je t'ai souvent écouté. Tu as bien agi ce soir. Tu as bien agi.

Homo sourit à son tour. La vieille femme disparut presque aussitôt, s'excusant de son sourire timide.

– Une tribu, dit Homo à Aob, n'existe que par ses hommes, ses femmes, ses enfants, ses vieillards. Là aussi on dérobe son bien à l'homme en lui faisant croire à un être mythique qu'il doit servir. La tribu n'est pas un dieu auquel on doit sacrifier. Les hommes se regroupent pour leur bien commun et particulier. Cette forme de vie est au service de tous et de chacun. Mais tant que l'homme sera divisé avec lui-même, les Sorciers et les Imposteurs s'appuieront sur cette division et l'entretiendront pour en tirer profit et puissance. Quand l'homme rentrera dans son bien, établira un nouveau droit et se donnera de nouvelles lois fondées sur l'homme, la construction de la maison des hommes sera bien avancée. Mais même alors les Imposteurs et les Charlatans réapparaîtront. L'homme ne connaîtra jamais de repos...

Le matin suivant, Homo partit dans les bois avec la petite fille sans nom. Il lui avait promis d'aller à la recherche de l'écureuil.

Mais ils ne virent pas d'écureuil. La déception de la fillette attristait Homo et il se demandait pourquoi il lui prenait d'inventer de telles histoires qui font mal. Elle se mit à pleurer, se blottissant contre lui. Il s'agenouilla et lui dit :

– Ne pleure pas, petite fille. Je suis un vieux sot. J'avais oublié que l'écureuil dormait à cette heure-ci. Tout le jour il dort, tant il est épuisé d'avoir couru la nuit après son étoile.

La fillette cessa de pleurer mais ne le regarda toujours pas.

– Les écureuils sont gentils, poursuivit-il. Mais celui-ci n'est peut-être pas gentil. Vois-tu, dit-il en marquant une pause et en donnant à sa voix un ton méditatif, je crois même qu'il n'est pas très gentil de vouloir attraper l'étoile du pays des rêves pour lui seul... S'il parvenait à l'attraper, tous les autres petits écureuils en seraient privés. Et aussi les petits enfants et les grandes personnes. Et ce serait très grave si plus personne ne pouvait rêver.

La fillette tourna son visage vers lui, l'écoulant attentivement.

– Mais personne ne peut voler l'étoile du pays des rêves. Même les petits écureuils ne le peuvent pas. Elle brille pour chacun et indique le chemin à suivre... On doit toujours partager ses plus beaux rêves ; ils sont encore plus beaux quand on les partage. Quand on les garde pour soi seul, ils pâlissent vite. Si tu avais l'étoile pour toi toute seule, tu serais très malheureuse.

Il se redressa et ajouta :

– Quand tu seras grande, tu auras bien besoin de cette étoile pour retrouver ton chemin parmi les détours de la vie. Mais ne te trompe pas d'étoile, il y en a beaucoup ; apprends à reconnaître celle du pays des rêves.

La fillette l'avait écouté gravement.

Homo se murmura à lui-même :

– Oui, un autre te donnera un nom, petite fille sans voix.

4

Homo et Aob se dirigeaient vers les bois. Les derniers rayons du soleil tombant de la cime des arbres leur faisaient plisser les yeux.

– Est-ce bien ainsi, Maître ? demanda Aob.

Il l'avait appelé Maître pour la première fois. Homo sourit et dit :

– Il est toujours bon d'être en règle avec soi-même.

Ils marchèrent à nouveau en silence et Aob demanda :

– Mais comment peut-on vraiment savoir que l'on est en règle avec soi-même ?

– C'est un moment de grande joie. Et on se dit que, si on devait mourir en cette minute même, eh bien, tout serait pour le mieux ainsi. Rien ne manquerait et il n'y aurait nul remords.

– Ni de regrets ? demanda Aob, comme voulant compléter.

– Non, les regrets ne peuvent être évités. Ils sont liés aux choix que l'on a dû effectuer aux différents croisements de la vie. La vie se construit d'une succession de choix. Si tu choisis une chose, tu en écarteras une autre, et tu peux regretter cette chose-ci. Et ce regret est un bien car il donne

prix et valeur à ton choix. Ces sacrifices sont nécessaires même s'ils peuvent être douloureux. Toute chose acquise sans que tu en aies versé le prix est une chose sans valeur. C'est là une condition du bonheur – et c'est pourquoi, au cœur même de la joie sommeille une douleur sourde, compagne de celle-ci. C'est pourquoi aussi on ne doit pas confondre le regret avec le remords. Le regret est comme l'ombre de ta joie et se déplace avec elle. Mais le remords est une ombre d'ombre ! L'ombre d'un tort causé à toi-même ou à autrui. Et il est double : car tu n'as pas su devancer l'objet de ce tort ni faire face à son effet. Tu as agi lâchement et cela te poursuit. Et plus tu attends pour réparer ce tort causé à toi-même ou à autrui, plus ce tourment s'accroît – que tu en aies conscience ou non. Tâche de ne jamais connaître le remords ! Les hommes qui n'ont jamais su choisir en rien connaissent eux aussi le remords à son heure. Ils étaient trop timorés ou craignaient d'avoir des regrets s'ils faisaient tel choix plutôt que tel autre. Ayant cru éviter la douleur dans la vie, ils connaissent le tourment. Les hommes sont souvent timorés ou craintifs.

La tribu s'était remise en marche et longeait toujours la forêt sans limites.

Certaines nuits, on entendit les loups à la lisière des bois, et, le soir, on multipliait les feux de part et d'autre des campements pour écarter cette nouvelle menace. Mais, bien qu'ils parussent être en grand nombre, la saison n'était pas assez rigoureuse pour qu'ils s'aventurassent au-delà.

La colonne avançait à longues journées de marche. Une immense muraille, d'abord confondue avec le ciel, se découpait à présent à l'horizon, comme interdisant tout accès à un ailleurs, où la maigre plaine et la forêt accolées venaient buter.

À son tour, de nombreux jours plus tard, la colonne vint s'échouer contre ce massif infranchissable qui l'écrasait de sa masse obscure dans le jour finissant.

La tribu fit une nouvelle halte. Au bas de ce rempart de roche, la forêt, sur son flanc droit, lui paraissait à présent chaude et rassurante. Quelques arbres étaient stoppés net dans leur assaut aventureux des premières pentes. Seules de chétives broussailles avaient réussi une percée au-delà de cette ligne clairsemée.

Bien des montagnes avaient été contournées ou franchies. Mais nulle chaîne montagneuse n'avait eu d'apparence aussi hostile. Des blocs de roche s'étaient précipités çà et là dans la plaine et contre les bois, parfois en roues menaçantes. Comme s'ils voulaient décourager toute avance et suggérer un retour sur ses pas.

Mais derrière, dans la mémoire de chacun, il y avait le désert. Et nul être humain n'eût pu songer s'établir en ce lieu sans se condamner au désespoir.

Dès le second jour, la colonne, alourdie de nombreuses provisions, s'ébranla sur sa gauche, longeant maintenant cette nouvelle forteresse sans failles et sans limites.

Les éboulis ralentissaient sans cesse sa marche, elle dut s'enfoncer plus profondément dans la plaine. Longue procession s'étirant au fil des jours.

Les éclaireurs découvrirent, à plusieurs journées de marche, une profonde vallée qui s'ouvrait dans la montagne.

La tribu allongea à nouveau ses étapes. Chacun voulait franchir l'obstacle avant les pluies et la première neige.

Au moment précis où la colonne s'engagea dans l'étroite vallée, le ciel commença à se voiler de gris au-dessus des montagnes. Un vent violent s'engouffra à la suite de la tribu. Il souffla continûment pendant toute la traversée, comme voulant précipiter gens et bêtes.

La tribu déboucha, sous un ciel de plus en plus bas, dans une plaine semblable à celle qu'elle avait laissée sur l'autre côté du massif.

Les visages étaient soucieux. Peu de mots furent échangés au matin, lorsque la tribu laissa derrière elle la montagne qui allait de nouveau se confondre à l'horizon avec le ciel.

Une pluie fine et imperceptible pénétra petit à petit les vêtements et détrempe la terre à l'herbe rase, rendant la marche lourde et pesante.

La colonne avançait, multitude de dos courbés et frileux.

Le vent ne cessait de siffler, lugubre, dans les quelques arbres et broussailles qui parsemaient le paysage. Le gémissement allait s'amplifiant de jour en jour, comme s'échappant de la tribu. À mesure de son avancée, celle-ci allait s'étirant sur cette plaine interminable et à l'horizon de pluie sans cesse rejeté.

Par moments, une trombe serrée et vertigineuse collait gens et bêtes à ce sol bourbeux. Les lourdes roues des chariots surchargés s'embourbaient. Tous s'agglutinaient en de multiples paquets éparpillés sur la plaine, recroquevillés sur eux-mêmes. Les rares éclaircies ne permettaient pas de se sécher. Les vêtements collaient à la peau jour et nuit. Au matin, les départs étaient lents et pénibles. Des bêtes s'égarèrent. Les malades étaient chaque jour plus nombreux. De nouveau il y eut des morts en grand nombre. Des vieillards et des enfants. Un désert de boue et une pluie torrentielle semblaient conjuguer leurs efforts pour engloutir et submerger à la fois la tribu. Chaque matin, un plus grand nombre de chariots étaient abandonnés. En quelques jours, seuls restèrent les moins pesants, à la fois pour sauvegarder les bêtes de trait et les hommes qui voulaient atteindre au plus vite l'horizon.

Homo serrait précieusement contre lui la petite fille sans nom, aux yeux à nouveau emplis de terreurs anciennes et nouvelles. Aob soutenait Sarah. Et il en était ainsi de chacun, car, cette fois-ci, la tribu ne se transforma pas en horde. Les épreuves du désert étaient encore trop présentes à

l'esprit de tous pour qu'elle désespérât d'elle-même et  
connût des moments aussi tragiques.

Mais jamais la tribu n'avait été si près de disparaître,  
gens et bêtes confondus avec la boue.

Et les jours succédèrent encore aux jours.

La colonne exsangue s'était engagée sur un plateau feuillu.

Dans la matinée, la pluie cessa. La tribu gravissait une colline. L'horizon, sans que quiconque s'en aperçût, se dégagea comme si la chape des nuages levait au loin sa herse d'obscurité.

L'espace libre de ciel s'agrandissait petit à petit, à mesure que la colonne atteignait une hauteur dominant un lac.

Au-delà, dans le lointain, un autre plateau feuillu surgissait à présent. La masse compacte des nuages continuait de se disloquer, de timides rayons commençaient de réchauffer les membres transis. Les muscles se desserraient et les dos se dénouaient.

Toute la tribu s'était à présent immobilisée, silencieuse. Encaissé dans un vallon, un lac sommeillait, dominé de collines basses et moutonnantes.

Les arbres continuaient de frissonner.

Par instants, les nuages tentaient de se rejoindre et de se refermer en masse menaçante, mais, graduellement, patiemment, l'horizon se faisait plus large, plus résolu.

Des sourires apparurent sur les visages.

Homo portait toujours la fillette blottie dans ses bras. Il la réveilla doucement.

– Regarde, lui dit-il. Regarde.

Les reflets gris argent des eaux viraient en des jeux de verts et de bleus. Les rides du vent s'épuisaient sur les roseaux. Les arbres et les hautes herbes miroitaient en touches tantôt claires, tantôt sombres.

Certains descendaient déjà vers le lac.

Après tant d'épreuves, aucune vallée n'eût pu sembler plus merveilleuse. La tribu décida de passer la mauvaise saison en ce lieu abrité et dispersa ses campements dans les collines entourant le lac.

Homo, Aob, Sarah et la fillette partagèrent le même abri. Pour la première fois, Homo eut une famille à lui. Ce fut là le plus bel hiver de sa vie.

Avec quelques-uns, Homo aimait monter sur la hauteur d'où leur était apparue le premier jour cette vallée heureuse et y attendre les derniers rayons du soleil.

Il contemplait le plateau qui se dressait à l'horizon.

Parfois, il avait hâte de voir arriver les beaux jours. Aob s'amusait de son impatience.

– Pourquoi devrions-nous être si pressés de quitter ce lieu ?

– La tribu doit reprendre sa marche, Aob. Elle a encore un long chemin à parcourir. Vers cet horizon elle se dirigera, disait-il en désignant le plateau lointain.

– Mais peut-être n'y a-t-il au-delà que d'autres déserts et terres arides ? Pourrions-nous supporter encore des épreuves aussi cruelles ?

– Le chemin n'a pas de sens en soi. C'est le lieu où il conduit qui en fait un chemin. Et la maison des hommes reste à construire. C'est ce but qui donne un sens à notre cheminement. Si tu devais t'arrêter en cours de route, cela n'aurait guère d'importance, car tu serais engagé sur ce chemin-là et tu le saurais. L'homme est un navigateur isolé. Il doit choisir une étoile et la suivre fidèlement pour ne

point s'égarer. Il doit fonder ses valeurs et ses exigences pour ne point se briser sur les écueils. Quand l'homme oublie de poser ses exigences tels des jalons, il s'éparpille. Et la confusion n'est pas créatrice en soi. Le chaos n'est pas fertile en soi. De l'agitation confuse, de la pensée morcelée, ne sort pas de vérité. Comme en toutes choses, qui n'est guidé par une méthode ne peut aboutir dans son propos. Et cette méthode n'est pas indépendante de ce propos.

Il se tourna vers Aob.

– Ces jalons, poursuivit-il, sont nécessaires car les limites de la vie sont étroites. La difficulté, pour certains, vient de ce que ces limites sont quasiment intangibles. Ils préfèrent les rejeter que de les chercher en eux. Et par là refusent toute vie. Ils voudraient même que l'homme se suicide à leur suite. Ils ne fondent ni passé ni avenir, alors ils poursuivent de leur haine les jeteurs de ponts. Mais qu'est aujourd'hui sans hier et demain ? Qu'est cette vallée sans le désert d'hier et sans la maison des hommes de demain ? Qu'est l'homme sans son rêve ?... Sans ses propres valeurs, sans son propre rêve, sans sa propre étoile, l'homme restera dépossédé de son bien. Perdu et égaré, il restera l'esclave des Sorciers, il travaillera à la construction de la cité de ses maîtres, il construira encore et encore sa cage... Ô Aob, toi qui apprends, ne mets jamais ni ton talent ni ton savoir au service d'une telle cause et de tels gens – tu découvriras trop tard que tu n'as fait que courir à ta perte.

Homo regarda la fillette assise en contrebas.

– La fidélité à notre premier regard de l'enfant que nous fûmes est importante, murmura-t-il.

Ils se levèrent et s'apprêtèrent à redescendre vers le lac.

– Maître, les valeurs et les exigences de l'homme sont des contraintes ?

– L'étoile du navigateur est-elle contraignante ? demanda Homo en retour.

– Assurément, répondit Aob.

– Les valeurs de l'homme sont contraignantes. L'homme les pose, et, une fois posées, elles exigent en retour sa fidélité. Mais, il les pose, précisément, pour rester fidèle à lui-même et ne point s'égarer. La justice, la vérité, la liberté, sont des valeurs qu'il a posées et qui exigent qu'il se comporte avec les siens en homme juste, en homme de vérité et en homme libre. Et elles exigent également que la cité nouvelle soit fondée sur la justice, la vérité et la liberté.

Il marqua une pause avant de poursuivre :

– Ceux qui prétendent que l'homme n'a que faire des contraintes n'ont, en vérité, que faire de l'homme. L'homme se fonde dans le même temps qu'il jette ses valeurs. Apprendre requiert de l'effort. Et il faut enseigner le sens de l'effort à l'homme pour qu'il naisse à lui-même. Sur la facilité et la commodité s'édifient les tyrannies et les arbitraires. La liberté est effort de liberté, la justice est effort de justice, la vérité est effort de vérité. Dans la maison des hommes, il y aura des droits et des devoirs. Les devoirs de l'homme envers lui-même sont des contraintes qui fondent ses droits et sa liberté. Prêcher la facilité, c'est fonder une morale d'esclaves et non d'hommes libres et responsables. Et seul le sot ou le tyran peuvent prétendre que les contraintes de l'homme libre sont de même nature que celles subies par l'esclave. Mais il y a encore beaucoup de Charlatans et d'Imposteurs.

– Bien des hommes, disait le Maître en ces temps anciens, semblent, face aux périls de la vie, vouloir retourner à la tiède sécurité du ventre maternel. Mais nul prodige de cette sorte n’a jamais été observé – et ils n’échappent pas au péril de la vie. Ils les subissent en leur tournant le dos. Pourtant ils s’acharnent dans cette impasse.

D’autres se précipitent les yeux fermés au-devant de la vie et se donnent ainsi l’illusion de l’affronter avec courage et fermeté. D’autres encore ouvrent bien grands leurs yeux mais ne regardent pas sous leurs pas. Et ni les uns ni les autres n’aperçoivent à temps l’abîme.

Certains ouvrent les yeux et regardent sous leurs pas. Mais ils sont si précautionneux qu’ils en oublient de lever la tête pour suivre l’étoile. Et vient le moment où ils se demandent : « Mais où allais-je ? Que fais-je ici ? » Et ils clament à tout vent que rien n’a de sens.

Et d’autres ouvrent bien grands les bras et les referment sur la vie. Et ils sont tout surpris de ne battre que l’air...

Ta vie est à jamais ce que tu feras de toi-même.

– Prends soin de toi, dit le sage.

Et le sot enserre ses biens et se met en quête de la fontaine de longue vie.

– Connais-toi toi-même, dit le sage.

Et l'ignorant s'extasie de son nombril.

– Aime-toi, dit le sage.

Et le sot se maquille et embrasse le miroir.

– Sois toi-même, dit le sage.

Et l'ignorant se révèle tyran.

– Ce qui importe d'une vie, c'est sa qualité et non sa durée, dit le sage.

Et le sot et l'ignorant cherchent à satisfaire tous leurs désirs.

Et tous deux injurient le sage qui les a trompés, maudissant la vie et le bonheur qui n'est qu'un leurre, gémissant de l'épuisement de leurs sens, haïssant leurs semblables comme ils se haïssent eux-mêmes.

Pour ces gens-là, la mort arrive toujours trop tôt. « Quoi ! Déjà ? » s'écrient-ils horrifiés. Mais, quelle que soit l'heure, ce sera toujours trop tôt et ils ne seront jamais prêts à mourir – de même qu'ils n'ont jamais été prêts à vivre.

Homo restait souvent assis près de l'abri, à regarder jouer la petite fille sans nom, s'interrogeant sur ce que serait son destin. Il était heureux de lui consacrer une grande part de son temps. Ses grands yeux noirs lui souriaient malicieusement. « J'aimerais entendre le son de ta voix », se dit-il. Elle venait lui présenter ses compagnons de jeux avec fierté. Parfois, à présent que les beaux jours étaient proches, elle partait en leur compagnie pour des promenades de plus en plus longues. Homo lui recommandait sans cesse de ne pas aller trop près des rives du lac. Elle partait en courant et agitait sa main. Mais chaque fois qu'il montait la colline dominant le lac, elle le rattrapait et faisait avec lui le chemin. Et leur bonheur était grand.

La tribu fabriquait de nouveaux chariots. Le cliquetis des outils marquait le fil des jours.

Chacun semblait attendre ce nouveau départ avec confiance.

À présent que celui-ci était proche, Homo surprenait parfois en lui une profonde nostalgie. Quitter ce lieu où il avait été si heureux lui coûtait.

La pluie de la nuit avait grossi le ruisseau qui coulait derrière l'abri ; son murmure lui rappelait un autre murmure.

Au retour des beaux jours, la tribu fit une grande fête. Et personne n'avait souvenir d'une fête aussi joyeuse et folle. Chacun s'y épuisa de son mieux et la jeunesse en particulier. Tout le jour, le lac résonna des cris et des rires des nageurs. Les jeunes gens se lançaient des défis. Les plus âgés se souvenaient d'anciens lacs et les plus petits rêvaient de lacs futurs. Tout le soir et la nuit, ce fut un tintamarre et un brouhaha d'instruments divers. Aux lueurs des foyers, les corps et les visages étaient beaux. Ça et là, Homo reconnaissait un sourire jeune des anciens temps. Et ces grands yeux noirs de la petite fille sans voix.

« Oui, le chemin est à poursuivre », se murmura-t-il.

– Je ne vous poserai qu’une seule question, avait dit Homo. Si une idée ou un objectif peuvent être saisie ou atteint par différents principes ou chemins, en tenant compte que cette idée ou ce but sont bien mêmes et communs, peut-on néanmoins distinguer, ou, mieux encore, déterminer lequel est le meilleur chemin ou principe, ou même l’unique cheminement ?

– Très certainement, répondit le premier Important. Bien que ta question soit confuse et que tu désires par là même nous confondre, je te dirai qu’il y a nécessairement un chemin qui est le meilleur, et qui est donc par là nécessaire.

– Assurément, insistèrent en chœur les autres Importants, le visage grave. Les principes sont nécessairement ordonnés. Et, par exemple, s’il y a trois chemins différents, il y en a un nécessairement bon, un autre nécessairement mauvais, et un troisième tout aussi nécessairement moyen.

Et les Importants citèrent force exemples et en disputèrent tout le soir. Car chacun s’attachait à un principe différent et défendait son chemin avec acharnement.

– Vois-tu, Aob, dit Homo, après tout qu’importe les principes qui jetteront l’homme sur le chemin de l’homme ? Chacun y viendra plus ou moins par un cheminement singulier. Ces principes, bien sûr, pourront toujours être ordonnés et disputés. Mais qu’importe, en vérité ? Là n’est pas le problème, bien que les Charlatans et les Imposteurs soient prêts à en découdre, car ils n’ont d’autre souci que leur puissance et des divisions qui l’assurent. Mais ceux-là ne construiront jamais la maison des hommes. Ceux qui la construiront seront ceux qui sauront se mettre d’accord sur le commun but, sur les lois nouvelles de cette cité nouvelle, et qui respecteront les cheminements de chacun comme autant de facettes du diamant humain.

Homo ajouta :

– On ne peut réduire l’homme à un seul principe. Le bonheur des hommes est chose trop importante.

**5**

Dans deux ou trois jours, la tribu s'ébranlerait en direction du plateau feuillu à l'horizon.

L'activité fébrile des dernières journées et le printemps qui avançait redoublaient l'énergie d'Homo. Tard ce soir-là, la ruche bourdonnait encore de mille et une voix. Il resta un long moment assis à l'extérieur sur une vieille souche. Le ciel clair scintillait de ses feux et la lune pleine veillait sur la tribu.

La petite fille sans nom s'était endormie contre ses genoux au milieu d'une longue histoire. « Pourtant, elle était belle, se dit Homo. Pourquoi ne l'a-t-elle pas écoutée jusqu'au bout ? » Mais il avait eu surtout beaucoup de mal à l'inventer ; en la brodant d'ailleurs sur une vieille légende de la tribu concernant la lune.

Sarah était venue la chercher et l'avait emportée endormie dans l'abri.

À son tour, Homo se leva, bâilla et s'étira. Il jeta un regard alentour et alla se coucher. Mais il trouva le sommeil avec difficulté et, lorsqu'il s'endormit enfin, la nuit était fort avancée.

... Maître, la limite des démons en l'homme existe, celle qui ne doit pas être franchie. Mais je ne puis encore la définir... L'important est de savoir qu'une telle limite existe... Bien des tribus devenues stériles sont mortes sans engendrer d'avenir... Suis-moi, Tribu, je te conduirai à la fontaine de longue vie... Non ! non ! ne le suivez pas, il vous mène à l'abîme ! Arrêtez !... Pourquoi courent-ils à l'abîme, pourquoi ?... Homo, une tribu ou un homme qui refusent de se voir agiteront des eaux troubles desquelles jaillira la tempête... Pourquoi se maquillent-ils et portent-ils des masques ?... Rejoins notre sarabande, Homo, rejoins-nous... Non, non... Si, viens donc, prends le masque de Grand Sorcier, ou maquille-toi en Charlatan... Non, non... Mais si, tu auras la puissance sur les hommes, tu les domineras, et cette puissance est bien supérieure à celle de toutes tes chimères. Elle apaise toute inquiétude et toute insatisfaction. Sois en paix. La mort de l'autre valide ta propre vie. Viens, Homo, notre existence et nos jouissances sont bien réelles, elles... Méprise-toi, hais ton semblable, il n'est qu'un moyen à ta disposition... Allez, viens, ne sois point stupide... Tuez-le ! tuez-le !... Maître... Nul prophète, Homo, n'a jamais sauvé personne. Il veut uniquement se sauver lui-même en attachant des laudateurs à son cadavre... Un petit escargot gris et une libellule aux teintes vertes... La mort a le visage de la femme que j'ai toujours recherchée... Les Charlatans, les Voleurs et les Imposteurs, Homo, par quelque mystérieuse communication, se reconnaissent entre eux. Ils forment une immense faction invisible et d'autant plus redoutable quand elle se met en mouvement vers un même objectif... Fils, ne dites pas plus tard que le Maître fut grand, car seul l'homme est grand, car seul chacun et tous êtes grands. Ce que je dis

est *votre* parole, car en tout homme sont les autres hommes, tous sont contenus en chacun et chacun est contenu en tous. Beaucoup oublieront et voudront faire croire qu'ils sont seuls grands. Mais les trônes ne peuvent qu'être renversés, car tant de douleur et d'humiliation ne pourront un jour – qu'il soit lointain ou proche – ne pourront faire qu'apparaître la vérité... Viens, Homo, viens, rejoins-nous, il ne faut pas jeter les esclaves dans le désespoir de ces vérités. Cela ne conduit qu'à de stériles révoltes qu'il nous faut mater. Et cela nous répugne. Nous aimons les hommes, nous aussi. Nous voulons leur éviter de tels malheurs... Allez, viens... Aob, vous enseignerez l'homme, toi et la tribu, vous construirez la maison des hommes... Par-delà les doutes et les désespérances vous fonderez la vie... Vous ne craindrez plus de vous voir et de vous reconnaître dans l'autre... Homo, l'enfant pleurant son ami imaginaire qui n'est pas venu au rendez-vous est plus vrai que bien des adultes gémissant... Y a-t-il de la résignation chez celui qui regarde la vie en face ? Y a-t-il de la force de vie chez celui qui se révolte ?... Suspectez l'Important qui se prétend parfait en toutes choses. C'est là chose impossible. Mais cherchez à être parfaits, la vie est exigence, il ne faut point non plus se satisfaire de ses défauts... Maître, Maître... Chaque chose de la vie a son heure, Homo... Je suis prêt. Si je dois arrêter là ma tâche, un autre la poursuivra, un autre... La force de vie n'est pas une vertu en soi. Elle s'éparpille et se gaspille si elle ne se donne un objectif... Les exorcismes des Sorciers n'ont jamais rien pu et leurs incantations n'ont jamais eu le pouvoir de transformer les choses. Mais il faudra du temps à la tribu pour qu'elle s'aperçoive que c'est elle qui avance sur son chemin, Homo. Moi je ne verrai pas ce temps. Mais peut-être toi... Aob, ne

te perds pas... Mais si, malgré tout, notre tribu n'atteignait aucun but ?... Une autre l'atteindrait... Mais si celle-ci ?... Et une autre, et encore une autre. L'homme ne peut vivre en fonction de sa propre disparition. La condition de la vie est de croire à demain et d'agir en conséquence. C'est là le principe essentiel de toute existence. Et il appartient à l'homme de définir sa vie et de décider de son avenir... Mais... À présent, Aob, vient le temps où tu devras répondre toi-même à tes questions... Prends soin de ma petite fille sans voix. Tu lui donneras un nom ?... Oui, Maître. Soyez en paix. Je lui donnerai un nom... Pourquoi ne lui ai-je pas donné de nom ?... Je lui donnerai un nom, Maître...

...Invente-moi une histoire... Je n'en sais plus, petite fille sans nom... Si, si, encore une, s'il te plaît... Saurai-je encore inventer une seule histoire ?... Encore une... Même si c'est une histoire triste, petite fille aux grands yeux noirs ?... C'est toujours une histoire. Les histoires tristes pour les grandes personnes ne sont pas toujours tristes pour les petits enfants... Alors, écoute bien, ma petite fille. Et ne t'endors pas pour cette histoire-ci... Il était une fois, il y a très, très longtemps, une terre peuplée uniquement d'escargots... C'est pas possible... Dans les histoires, tout est toujours possible. Donc, cette terre était peuplée uniquement d'escargots, de toutes tailles et de toutes couleurs. Les plus nombreux n'étaient pas très beaux, ils étaient tout petits et tout gris, tout gris comme un mauvais ciel de pluie. Ils étaient les plus nombreux et les mieux organisés. Ils vivaient sans histoire... Il n'y avait pas de petits enfants ?... Si, il y avait des petits enfants escargots... Les gros escargots devaient les écraser alors ; s'ils étaient tout petits et tout gris, ils ne devaient pas les voir... Oui, ça

devait arriver... Mais c'était pas de leur faute s'ils ne les voyaient pas ?... Non, ce n'était pas de leur faute. Donc, un jour, sur cette terre où ne vivaient que des escargots, apparut une jolie libellule qui dansait au-dessus des herbes et virevoltait autour des arbres. Tout occupé qu'il était à ses propres affaires, le peuple des escargots n'y prêtait guère attention. Qu'avait-il à faire, d'ailleurs, d'une libellule ? Et puis, lui qui était tout gris, il était un peu jaloux de ses belles teintes vertes et rouges. Mais un jeune escargot dressait ses cornes et levait sans cesse la tête quand elle venait à passer au-dessus de lui. Il la trouvait très belle. Bientôt il se mit à l'attendre. Parfois elle volait tout le jour au-dessus de lui. D'autres fois, il l'attendait longtemps et même plusieurs jours. Le petit escargot était donc tantôt très heureux et tantôt très malheureux. Il en vint même à ne plus se mêler aux jeux des autres petits escargots, il délaissait ses amis et prenait à peine le temps de manger. On le traitait de sot et de fou. Avait-on jamais vu un escargot amoureux d'une libellule ! Avait-on idée de ne pas vivre tout simplement comme devait vivre un petit escargot gris depuis qu'il y avait un peuple d'escargots ! L'herbe était tendre et il y avait même de très bonnes salades sauvages... Un jour, le petit escargot eut idée de monter au plus grand arbre pour mieux attendre sa jolie libellule. Elle fut toute surprise de le trouver là. Elle lui demanda ce qu'il faisait, lui, petit escargot, en haut d'un arbre. « Je vous attendais », lui dit-il timidement. « Moi ? » fit-elle tout étonnée et amusée à la fois. « Oui, parce que vous êtes très belle. » La libellule eut un petit rire et dit : « C'est vrai, que je suis très belle ? » Personne ne le lui avait jamais dit et elle était très heureuse, mais elle ne le montra pas trop. « Moi, je suis tout gris », dit tristement le petit escargot. « Mais tu es très gentil, lui

répondit la libellule. Veux-tu être mon ami ? Je n'ai pas d'amis, et la vie est bien triste sans amis », dit-elle, elle aussi avec tristesse. « Oh oui ! je serai votre ami le plus fidèle », déclara le petit escargot tout heureux. Et le petit escargot gris prit l'habitude de monter à son arbre et d'y attendre son amie qui venait le plus souvent possible. Parfois ils se parlaient tout le jour. D'autres fois ils se taisaient tout le jour. « Ce n'est vraiment pas là chose sérieuse », commentait le peuple des escargots. « Quel fou ! » ajoutaient certains. Les parents escargots commençaient de s'inquiéter ; beaucoup de jeunes escargots dressaient leurs cornes et levaient la tête pour chercher eux aussi une jolie libellule qui deviendrait leur amie. Certains montaient même aux arbres pour attendre. Ils travaillaient moins et rêvaient beaucoup. « L'escargot doit vivre sa vie d'escargot, disaient les vieux escargots. Cessez de rêver et travaillez ! » Mais les jeunes escargots les écoutaient de moins en moins. Et même quelques vieux escargots se demandaient si, après tout, ils avaient jamais vraiment été heureux de leur vie d'escargots gris. Peut-être qu'une autre vie plus heureuse existait. Et ils écoutaient les rêves des jeunes escargots qui leur rappelaient d'anciens rêves. Le conseil des vieux escargots décida qu'une telle situation ne pouvait s'éterniser, il fallait y mettre fin sans plus attendre. Si chacun se mettait à rêver, ce serait le désordre, qui était déjà grand à leurs yeux, et les lois qui empêchaient de rêver seraient bafouées ! Ils décidèrent d'agir promptement. Un soir que le petit escargot gris descendait de son arbre fort tard, tout heureux de ces mille et une étoiles qui enluminaient le ciel et prolongeaient son rêve, ils firent rouler sur lui une grosse pierre qui l'écrasa. Les vieux escargots dirent qu'un gros escargot avait dû écraser le petit

escargot gris. « Quelle idée de rentrer si tard ! Voilà où conduisent les rêves insensés. » La jolie libellule revint le matin suivant, puis un autre jour encore, et un autre jour. Elle cherchait son ami et ne le trouvait point. Un soir, toute triste, elle partit et décida de quitter cette terre des escargots. « Vous voyez bien, dirent les vieux escargots, il n'y a plus de libellule, ce n'était qu'un rêve ! » Et tout rentra dans l'ordre des vieux escargots. Mais le soleil avait de plus en plus de mal à se lever. Un jour, il ne se leva plus du tout, la lune tomba et la terre des escargots se mit à tourbillonner sur elle-même comme une toupie. Ailleurs, sur une autre Terre, on remarqua qu'une étoile avait disparu du ciel. Mais c'est là chose qui arrive... Ils étaient méchants, les vieux escargots... Non, petite fille, ils étaient surtout très bêtes. Ils avaient toujours eu peur de leurs rêves...

Homo se retourna sur la couche, le visage douloureux.

...La tribu trouvera son chemin, Maître. Nous construirons la maison des hommes. Soyez en paix... À ton ventre d'airain je ne cesse de me désaltérer / Chaque pli de ta peau regorge de relents de vie / Chacun de tes regards fait virevolter les papillons en un fol manège / Et comme eux je viens m'y brûler / Chacun des battements de ton ventre m'enserme et fait chavirer mon sang en un maelström sans fond / Et à lui je viens boire à la source de vie / En chaque courbe de ton corps je caresse ton âme / La sollicitant et tentant en vain de la retenir à jamais dans la paume de ma main / Enfiévrée et impuissante à se refermer sur ce qui ne peut être saisi / Dont le destin est d'être éternellement libre / Mais sans cesse à tes regards je viendrai me brûler / À ton ventre me désaltérer / Recherchant l'odeur de l'herbe et de la terre après l'ondée d'une soirée d'été / Approvisionnement la vie telle l'abeille patiente se reprenant à butiner la fleur

aux rares senteurs et s'y enfouissant / À ta douceur de rêve  
fou mes caresses reviendront/ Ne pouvant s'arrêter à nulle  
autre âme à jamais...

Elle l'attendait assise en haut de la colline.

– Tu es là, lui dit-il.

– Je suis là.

– C'est bien.

Ils regardaient ensemble le plateau feuillu à l'horizon.

Ils allaient et venaient sur la colline, qui était une autre  
colline.

– Bien du temps a passé, fit-il.

– Oui, bien du temps.

Jusqu'à présent il l'avait toujours vue jeune. Elle avait le  
même regard, le même sourire, mais, étrangement, il la  
voyait telle qu'elle avait vieilli, à son rythme. Pourtant il n'y  
avait là rien que de naturel puisqu'il ce n'était pas un rêve,  
mais il s'étonnait dans le même temps que ce n'en fût pas  
un.

– Nous avons vieilli ensemble, dit-il.

– Oui, ensemble.

– Je craignais de ne pas te revoir à temps.

– Moi, dit-elle, j'ai toujours su que nous nous  
retrouverions à temps.

– J'ai tant attendu ce moment que de nous retrouver me  
paraît naturel.

– Peut-être ne nous somme-nous jamais quittés ? dit-elle.

Elle inclina la tête, eut ce même sourire, se pencha vers  
lui à frôler ses lèvres et disparut tout aussitôt.

Il était seul sur la colline. Avait-il rêvé ?

– Homo ! Homo ! s'entendit-il appeler par elle.

– Grazziela ! Grazziela ! s'écria Homo en sursautant, et s'éveillant de son rêve couvert de sueur.

Il avait appelé dans un murmure, mais ce cri avait répercuté à ses oreilles avec un tel tintement sonore qu'il croyait avoir hurlé.

S'asseyant sur sa couche, Homo resta un instant comme étourdi du son de cet appel. Il regarda autour de lui et vit qu'il n'avait réveillé personne.

Il ramena ses genoux contre sa poitrine et les enlaça fortement de ses mains larges et noueuses.

Par l'ouverture de l'abri, son regard se fixa sur un point de l'horizon, s'y amarrant tel un navire de haute mer. Autour de ce point s'effiloçaient les premières lueurs de l'aube, rougeoyantes et bleuâtres.

Nulle tristesse ne marquait son visage. Il semblait perdu dans la contemplation de ce point infini de l'horizon, un léger sourire affleurant ses lèvres.

Il ne s'interrogea pas sur ce rêve qui l'avait éveillé.

Il y avait bien des mois qu'il n'avait pas rêvé d'elle. Et il savait que Grazziela venait de l'appeler.

Son vieux corps s'inondait peu à peu de joie.

Il avait tant et tant attendu, sans se l'avouer, cet appel qui ne serait pas celui de son désir, mais le sien, celui de Grazziela...

« Vit-elle encore, s'interrogea-t-il, pour qu'elle m'ait ainsi appelé et que je lui aie répondu si vivement ? »

Il tenta de se moquer un bref instant : « Pauvre vieux fou ! Tu t'appelles toi-même ! » Mais l'évidence de son cri, comme répondant à une présence physique, lui fit repousser cette moquerie.

*Elle l'avait bien appelé et il lui avait répondu.*

C'est le cœur joyeux qu'il avait décidé de remonter, pour la dernière fois, sur la colline pour contempler la vallée qui avait apporté tant de bienfaits à la tribu.

Il était seul sur le chemin. La fillette le suivait de loin pour ne pas être vue. Alors qu'elle l'avait accompagné si souvent, elle ne comprenait pas pourquoi il n'avait pas voulu qu'elle l'accompagne cette fois-ci.

Toute la matinée, il avait été à la joie de gravir le long raidillon. Mais, maintenant qu'il approchait, son cœur s'étreignait, habité d'un sombre pressentiment.

Son corps était comme tout endolori. Le soleil du soir inondait la nature, mais il était sec à toutes ces couleurs printanières qui l'avaient tant ravi. Chaque pas lui coûtait de plus en plus. Pourtant, à l'idée de contempler une dernière fois le lac, un sourire se formait dans son regard, et une volonté douloureuse soutenait ses pas. Il se retourna à plusieurs reprises pour mesurer le chemin parcouru.

Juste au dernier détour de la sente, le soleil le frappa de plein front. Il plissa les yeux sans les fermer. Arriva au bosquet surplombant le lac, le traversa puis déboucha de nouveau en plein soleil sur le promontoire.

Le lac n'était qu'une immense tache bleu pastel, sans ride aucune, miroitante de verts auprès des rives, autour de laquelle s'ordonnaient les teintes et les parures du printemps.

Homo s'arrêta, s'épongeant le front du bras, entrouvrit la bouche, les yeux enfoncés dans les profondeurs du paysage, les pupilles comme virant du brun au bleu du lac, et s'effondra lentement dans un murmure.

Quand il revint à lui, tard dans la nuit, étendu sur sa couche, il aperçut plusieurs visages penchés au-dessus de lui.

Il essaya de parler. Sarah lui fit signe de se taire. Il se sentait sans forces. Il referma les yeux et s'endormit.

**6**

La colonne s'était mise en marche vers le plateau feuillu à l'horizon.

Porté sur un chariot, Homo avait recouvré tous ses esprits. Mais il restait sans forces et savait que le chemin, pour lui, s'arrêterait bientôt.

Perdu dans ses souvenirs et ses pensées, il se laissait balloter au gré du chemin cahoteux. Il demeurait silencieux et n'échangeait que de rares paroles. « Ce temps-là m'appartient », se disait-il.

Parfois, la petite fille sans nom s'asseyait dans le chariot à son côté. Il aimait se perdre dans ses grands yeux noirs souriants et empreints de tristesse à la fois.

Et de nombreux jours passèrent ainsi. Homo voyait venir sa mort. Que n'était-il mort sur la colline ? Il aurait aimé être enseveli en cette terre qu'il aimait, odorante comme une femme. Quelle part pouvait encore lui revenir ?

Aob et ses compagnons poursuivraient le chemin. Sarah aimerait la petite fille sans nom comme elle aimerait l'enfant qu'elle portait d'Aob. Il songeait aux temps anciens, à sa jeunesse, à Grazziela, à son maître. Il songeait au long chemin d'errance parcouru toutes ces années. Il

songeait à la terre où s'arrêterait la tribu et où, avec les autres tribus retrouvées, elle construirait la maison des hommes, jetant les lois nouvelles...

Un soir, après l'établissement du campement, de nombreux hommes, une multitude de femmes et d'enfants de sa tribu vinrent s'assembler autour de la litière de l'Ancien posée à même une roche affleurant dans la plaine.

Ils savaient, eux aussi, sa fin proche. C'était là leur adieu.

Se soulevant sur son coude gauche, il contempla la foule des visages. Ceux des enfants étaient tantôt souriants, tantôt inquiets ou indifférents. Le regard des femmes était plus profond que celui des hommes, car il en a toujours été ainsi, les hommes étant plus habitués à porter leur masque qu'à s'en défaire. Homo reconnaissait quelques-uns de ses vieux compagnons ; il avait à présent du mal à identifier les visages plus jeunes. Aob se tenait près de Sarah et avait posé ses mains sur les épaules de la fillette debout devant lui.

La tribu était encore une tribu, car, par-delà toutes les épreuves endurées, elle avait su porter une vie à venir. Et elle serait une tribu tant qu'elle saurait donner vie. Elle aurait un avenir tant qu'elle s'en donnerait un.

Il s'inquiéta d'une telle assistance. « Et si j'étais devenu moi-même un Charlatan ou un Important ? se demanda-t-il. Si j'étais moi-même un faiseur d'illusions, un imposteur et un voleur d'âmes et d'avenir...? Qui suis-je pour qu'ils soient si nombreux ? »

Homo les regardait avec tendresse. Une sourde douleur gisait en lui, qui ne l'avait jamais quitté, qui lui était inséparable de ses moments de joie intense et d'espérance.

Une musique bourdonnait devant ses yeux aux paupières clignant. Celle de la vie qui l'avait accompagné tout au long de son chemin et qui était toujours teintée de joie quand elle était triste et d'amertume quand elle était enjouée.

Son regard de tendresse se fit pus lourd. Il se souvint de ses tâtonnements, des démons qu'il avait su dominer en lui. Non, il n'était qu'un homme, mais il avait su être homme. Là était la joie de sa vie. Et il en rendait grâce à tous ceux et à toutes choses qui le lui avaient permis.

« Vous me posez sur une roche, pensa-t-il, telle une statue dérisoire. Et je ne suis que vous-mêmes ! Je veux seulement que vous soyez ce que vous êtes ! Je vous ai toujours aimé et ne puis que vous aimer car vous êtes moi-même et je suis vous-mêmes... » À mesure que les visages se tendaient vers lui, sa pensée se faisait sombre. « Mes frères, si vous attendez mes paroles avec plus de ferveur encore que vous recueillez celles des Sorciers, des Imposteurs et des Charlatans, je suis bien plus dangereux qu'eux tous réunis ! Écoutez vos voix et non mes paroles... Elle est en vous la vérité que vous quêtez, point en ce que je puis dire. J'ai dressé çà et là des tas de pierres pour signaler un chemin. Mais le chemin est en vous. Mieux eût valu que je ne parle jamais, que je sois muet plutôt que vous m'accordiez tant de confiance et d'attention ! Tant d'attention et de confiance en un seul homme ne peut qu'être néfaste pour tous et pour ce seul homme. Il risque de devenir un Important pour son malheur et pour le vôtre... »

– Je me réjouis que vous soyez là si nombreux, se décida-t-il à commencer à haute voix. Mais qui suis-je pour que vous soyez en si grand nombre ? Qui suis-je ?...

Il s'interrompit, interrogeant le cercle des regards posés sur le sien.

– Donner votre confiance à un seul homme ou à quelques-uns, ce que vous avez toujours fait, ce sera toujours un malheur, un grand malheur. C'est à vous-mêmes et à chacun d'entre vous que vous devez accorder une telle confiance. Mais un seul homme, ou quelques-uns, ne pourront jamais en être dignes. Jamais ! *Même-moi...*, dit-il en avançant la réponse qu'il lisait sur de nombreux visages. *Même-moi...*, répéta-t-il fortement, comme s'il voulût être sûr d'être entendu de tous, comme s'il eût voulu que sa voix portât hors des limites de la plaine et allât se répercutant.

Certains regards se firent déçus, d'autres se refermèrent. La plupart mesuraient le sens de ses paroles et attendaient ce qu'il allait dire à présent.

Mais Homo ne semblait pas vouloir poursuivre, son regard parut se replier sur lui-même, sur ses pensées, des pensées qu'il ne voulait pas évoquer. En fait, il écoutait le bourdonnement de la musique devant ses yeux clignant. Il se concentrait sur les points de couleur qu'elle faisait danser sur les visages tournés vers lui, mais qui, eux aussi, paraissaient de plus en plus tournés vers eux-mêmes.

Alors que la plupart pensaient que l'Ancien ne dirait plus mot, tellement ses traits étaient marqués de lassitude, il dit :

– Le chemin de l'homme, votre chemin, est peut-être encore long. Peut-être la tribu connaîtra-t-elle encore bien des détours. Mais jamais ce chemin ne sera perdu, car – il éleva la voix, grondant comme lorsqu'il était plus jeune – son sens est celui de l'homme et est enfoui en chacun de nous. Et une seule petite étincelle suffit pour l'embraser, et alors, alors il se répand, se répand... Et quand, poursuivit-il élevant la voix encore plus haut, plusieurs brasiers s'allumeront, quand ils se répandront de par la terre et les

tribus tel un immense feu de brousse poussé par tous les vents, alors...

Homo semblait moins las, ses traits plus mobiles.

– ...vous jetterez les lois nouvelles de l'homme et construirez la maison des hommes.

Il hocha la tête pour mieux marquer ses paroles, et répéta :

– Oui, vous construirez la maison des hommes.

Il se tut et, son regard illuminé d'une flamme de tendresse et de joie, il sembla les considérer un à un, comme les encourageant.

Il se laissa aller sur le dos, ferma les yeux puis les cligna. Nul ne pouvait apercevoir l'expression de son visage dans le soir tombant. Homo savait que bien des étincelles couvaient et étaient près de jaillir. Cela suffisait à sa tâche et il en rendait grâce à la vie.

Et, en effet, plusieurs étincelles couvaient et étaient près de jaillir. Peut-être en cette vieille femme, en ce jeune homme, ce petit garçon qui regardait le vol d'un oiseau, peut-être même en cet Important... ? « L'essentiel, se dit-il, est qu'il y ait dès à présent un brasier nouveau qui couve et ira en allumant d'autres, tel le vent portant la semence qui féconde les plantes des plaines et des forêts ; et c'est bien ainsi que la petite flamme jaillit... au hasard du vent des paroles vraies. »

Il ferma les yeux, comme endormi.

Chacun, grave, restait sur place, comme ne sachant que faire. Ils allaient bientôt se disperser pour la nuit. Mais ils se retrouveraient au matin le long du chemin. Un enfant pleurerait, un autre riait. Des murmures de commentaires s'élevaient maintenant çà et là.

Homo, les traits marqués par la fièvre, se répétait : « Une étincelle peut suffire. Et toujours une étincelle jaillira. En cela, tout est bien. Soyez fidèles à vos rêves, ô mes compagnons de vie... Prenez soin de vous-mêmes. Prends soin de Sarah, Aob. Prenez soin de ma petite fille sans voix. »

Quelques jours plus tard, la longue colonne parvint à un fleuve large et vigoureux.

Son passage se révélait périlleux.

Le conseil de la tribu décida de remonter le fleuve. Mais la tribu n'accepta pas la décision du conseil. Elle voulait traverser le fleuve et se diriger vers le plateau feuillu.

En trois jours, les chariots furent transformés en embarcations provisoires qui permettraient de passer gens et bêtes.

Alors que la plupart avaient déjà pris pied sur l'autre rive, l'embarcation où avait été placée la litière d'Homo fut heurtée par un tronc d'arbre qui allait à la dérive et elle chavira avec ses occupants.

Accroché à sa litière, Homo surmagea quelque temps. Puis sa tête disparut sous l'eau. Il lâcha la litière. Son bras tendu hors du flot s'enfonça et sa main aux doigts ouverts, fleur abandonnée au courant, fut engloutie par le tourbillon suivant.

Aob avait serré la petite fille sans voix contre lui et avait assisté, impuissant, au drame.

La tribu voulut s'éloigner du fleuve au plus tôt et reprit sa marche en fin d'après-midi. Elle se dirigea vers le plateau feuillu qui se dressait à l'horizon mais paraissait maintenant plus proche.

Aob et Sarah marchaient au-devant de la tribu.

La gorge étroite, Aob fixait un point fixe de l'horizon et avançait d'un pas mécanique en tenant par la main la petite fille sans nom.

Soudain il s'arrêta, s'accroupit auprès d'elle, plongea son regard dans ses grands yeux noirs rougis de chagrin et lui dit :

– Tu veux que je te donne un nom ?

Elle lui sourit et hocha vivement la tête.

– Tu t'appelleras Grazziela, dit-il.

Ô rêve  
Etoile qui jalonne ma route  
Où je vais titubant  
Tantôt te perdant  
Tantôt te redécouvrant au détour  
Sans cesse me relevant  
Mon visage tourné vers toi  
Où me mènes-tu  
Croyant suivre ma propre route  
En cheminant dans ta direction  
N'es-tu que chimère  
Ou ne suis-je qu'insensé  
Me troubles-tu  
Ou m'aveuglé-je seul  
Puisque mille et mille barrières  
Se dressent vertigineux à-pics  
Me faisant traverser mille et mille traverses  
Chaque fois croyant m'approcher  
Chaque fois m'éloignant  
Et pourtant cheminant après toi  
Rêve étoilé

Pays des rêves  
Où nul jamais ne titube  
Ni ne s'égare ni ne doute  
Où quiconque se tient face aux cieux  
Sans terreur aucune  
Ni ne plie l'échine  
Où nul ne saurait blesser  
Ni être blessé  
Où quelque enfant ne saurait désespérer  
Ni son visage se plisser  
Où toute joie ne serait que pur cristal  
Et larme rosée des prés à la vèprée

Ô mon pays des rêves  
Pour lequel je vais titubant  
Sous les frimas et les rafales  
Tanguant sur les plaines  
Me desséchant dans les déserts  
Frissonnant dans l'obscur des forêts  
Me désaltérant tantôt au mille sources de la vie  
Puis tombant en désespérants vertiges  
Mon doux pays  
Terre promise de ma tribu  
Plainte gémissante d'espoir  
Espérance sans cesse rejetée  
Vers laquelle je chemine en sa compagnie  
Existes-tu  
Chimère tu es  
Insensé suis-je  
Folle la tribu de tant de douleur et d'espérance

Et pourtant tu es en vérité  
Puisque des hommes  
Se dressant et marchant  
Te veulent et te fondent  
Par la force même de leur rêve  
Et grande est ma tribu  
Et royal ce chemin  
Puisqu'ils savent avoir foi en eux  
Et ô mon doux rêve  
Jamais je ne pourrai me désespérer un long temps  
Tant qu'un homme saura se dresser face aux cieus  
Droit et fier  
Par le seul fait de n'être qu'un homme  
Et de savoir l'être  
Car sans cesse les hommes sauront se relever  
Reprenant ton chemin  
Pays des rêves  
Autant qu'un seul d'entre eux  
Se souviendra que le bonheur est d'ici-bas  
Que la justice est ici et maintenant  
Qu'un cœur ne peut être encagé  
Que l'esprit vole par-delà les montagnes  
Que quiconque est une personne  
Que tout être appelle en soi la dignité et le respect  
Car les puissants n'ont de puissance  
Qu'en leurs tromperies et violences  
En notre ignorance et aveuglement  
Les États et les royaumes se fondent sur le mépris et  
l'arrogance

Quiconque opprime et domine est hors la loi  
La liberté sans cesse sera à conquérir  
L'égalité et la dignité à défendre pied à pied  
Et que lorsque le pays des rêves sera atteint  
Toute tribu oubliant cette loi retomberait en esclavage

Et pour cela le chemin est à poursuivre  
Ne serait-ce que pour toi  
Petite fille blottie contre mon épaule  
Cœur résonnant contre le mien  
Corps fiévreux et plein de sève  
Innocence dont le nom est vie  
Écoutant  
Tantôt avec joie  
Tantôt avec effroi  
L'histoire que je vais te conter  
Pour que tu oublies ta faim et tes frayeurs  
À la poursuite de ce pays des rêves où je te mène  
Toi, moi et notre tribu